

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Toujours le dilemme...

Le bolchevisme dans l'histoire de Russie

Un tricentenaire oublié : La délivrance de Louvain en 1635

En quelques lignes...

M. Adrien de Meeus lance une nouvelle bombe

Du nouveau sur Van Helmont

Corneille de Berghes ou le Prince-Evêque malgré lui

Hilaire BELLOC

Comte Gonzague de REYNOLD

Vicomte Charles TERLINDEN

\* \* \*

Fernand DESONAY

Marcel DE CORTE

Léon-E. HALKIN

Les idées et les faits : Chronique des idées : Saint-Nicolas, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Le conflit anglo-italien reste à l'avant-plan des préoccupations européennes. Les sanctionnistes — l'Angleterre en tête — essaient, en ce moment, d'empêcher l'Italie de recevoir encore du pétrole, ce « nerf » de toute guerre moderne. Ces sanctionnistes sont logiques, logiques dans leur illogisme — des sanctions rien que pour l'Italie! —; logiques dans leur folie — des sanctions, même si ces sanctions devaient provoquer une guerre européenne! *Errare, humanum est, perseverare diabolicum...*

Mais rien à faire en matière de pétrole sans le concours des Etats-Unis! La Société des Nations dépend donc pour sa politique des sanctions, d'un non-membre! Les Etats-Unis, « marcheront-ils? » Ce n'est guère probable. Heureusement... Chaque jour, en effet, nous ancre davantage dans notre anti-sanctionnisme. Genève, manœuvré par la Grande-Bretagne, loin de servir le Droit, manque à la justice et à l'équité. Genève, organe de paix, fomenté la guerre. Genève « sème le vent », comme l'écrivait, dimanche dernier, J. L. Garvin dans son *Observer*, aussi gare à la tempête! De cette tempête, l'Angleterre est la grande et principale responsable. C'est elle qui contrôle Genève. Elle prétend en exalter la puissance alors que sa politique, depuis six mois, n'a fait « qu'organiser malgré elle — nous citons Garvin — non pas une force relative accrue de la Société des Nations et du Covenant, mais la suprématie du Japon en Asie et de l'Allemagne en Europe ». Et l'écrivain anglais ajoute : « En vertu de chaque principe abstrait de morale proclamé par les sanctionnistes, nous devrions, nous Anglais, être actuellement en guerre avec le Japon. Que se passe-t-il en Extrême-Orient? Quelque chose qui est mille fois plus important et plus sinistre que ce qui se passe dans « l'empire éthiopien »!

Et Garvin poursuit :

« En Europe Centrale, l'Italie n'est plus l'adversaire inconditionnel de la création d'une plus grande Allemagne. Non! L'Autriche et les autres problèmes du Brenner sont subordonnés à la crise abyssine. En Ethiopie et en Libye, l'Italie a trois cent mille hommes sous les armes et un million d'hommes le sont chez elle. Jamais, dans l'histoire, un grand pays n'a consenti, dans ces conditions, à capituler sans se battre. Jamais! L'Italie ne le fera pas non plus. Le devoir suprême du gouvernement anglais est, alors qu'il en est temps encore, d'élargir ses conceptions d'une paix pratique, que cela plaise ou déplaise au Négus. »

\* \* \*

Voilà un ton quelque peu différent de celui de M. Paul Struye qui continue toujours, dans la *Libre Belgique*, à prêcher le sanctionnisme dit « économique » et à pratiquer le juridisme intégral. A l'objection de bon sens, que l'on entend partout, sur les plates-

formes des tramways, dans les cafés, à l'atelier et au bureau : Pourquoi cette sévérité contre l'Italie alors que l'Allemagne et le Japon — pour ne pas parler du Chaco — ont pu « opérer » à leur guise? A cette objection M. Struye répond :

*Répondons-leur tout d'abord que si même il était acquis que la Société des Nations s'est trompée, encore cette erreur ne pourrait-elle excuser la voie de fait commise par l'Italie.*

*Il arrive que les tribunaux belges se trompent. Ils ne sont pas plus infaillibles que la Ligue de Genève ou que les arbitres qui ont eu à statuer sur l'incident d'Oual-Oual. Il n'empêche que le devoir de tout citoyen soucieux d'ordre et de légalité est de s'incliner devant leurs décisions. Sinon, c'est l'anarchie...*

*La même règle doit être appliquée dans le domaine international.*

Passez muscade! Seulement la muscade ne passe pas... Et M. Struye ferait bien de rencontrer l'argumentation juridique du professeur Bracci, que nous avons publiée la semaine dernière.

Et puis, admirez comment ce bon M. Struye s'y entend à fausser les perspectives! « Il arrive que les tribunaux belges se trompent... », oui, mais rarement, exceptionnellement. Et c'est parce qu'ils sont « justes » presque toujours, qu'il faut, par souci d'ordre, s'incliner, même en cas d'erreur. Mais, dans le cas de Genève, c'est exceptionnellement que la Société des Nations sévit et condamne, alors que les « infractions » ne se comptent plus. Elle a laissé l'Allemagne violer outrageusement et cyniquement la plupart de ses engagements, elle n'a pas empêché le Japon de faire en Extrême-Orient tout ce qui lui plaisait. Brusquement, alors que jamais elle n'avait encore appliqué de sanctions — JAMAIS AUCUNE SANCTION CONTRE L'ALLEMAGNE! — elle s'en prend à l'Italie. Et on voudrait nous faire croire que c'est uniquement parce que l'Italie a violé un article du Covenant! Et on ose prétendre que les sanctions contre l'Italie sont dans la norme de la pratique genevoise, alors que la politique des « yeux fermés » vis-à-vis de l'Allemagne et du Japon ne serait qu'une exception comparable à l'erreur exceptionnelle de nos tribunaux! Même sur son terrain juridique, M. Struye n'est pas bien fort...

Si, pour reprendre la comparaison de M. Struye — mais à seule fin de la retourner contre lui, car nous ne croyons pas que droit « naturel » et droit international soient comparables, parce qu'en droit international il n'y a ni pouvoir judiciaire indépendant, ni pouvoir exécutif — si, en Belgique, les tribunaux avaient coutume de laisser faire, de ne pas sévir, de fermer les yeux sur certains délits, puis soudain, par exception (caprice ou intérêt), si ces tribunaux saisissaient au collet un délinquant : non, leur arrêt ne serait



pas *juste*, mais arbitraire, car la coutume crée un droit, comme est arbitraire maintenant le renversement d'une « coutume » genevoise qui a tout toléré jusqu'à présent.

L'anarchie? Genève l'a favorisée en laissant faire l'Allemagne, Genève l'augmente en ce moment par des sanctions dont la nouveauté et l'inattendu sont sources de désordre. La légalité genevoise n'ayant jamais réussi à s'imposer ni à se faire respecter, le conflit italo-éthiopien n'est pas du tout ce que M. Struye voudrait faire croire qu'il est. Il faut l'examiner dans sa réalité profonde et non d'après un formalisme hypocrite et trompeur.

\* \* \*

*Pourquoi* — demande M. Struye — *ceux-là qui veulent que l'ordre règne dans leur propre maison, admettent-ils de gaité de cœur que l'ordre soit impunément troublé dans la maison commune?*

Parlons-en de l'ordre dans la maison commune! Une communauté, pour ne parler que de l'Europe, que l'Allemagne n'a cessé de troubler, avant d'y être admise, pendant sa collaboration (!) comme après son départ. En ce moment, la maison commune est directement menacée par cette Allemagne qui amoncelle autour d'elle de quoi incendier et ruiner le tout, sans que ses habitants aient rien tenté de sérieux pour l'empêcher de nuire. Et on voudrait, devant ce danger majeur et imminent, que nous risquions de démolir cette maison commune par le dedans, parce qu'un des habitants a rudoyé ou malmené un sous-ordre? Ah! le danger de manier des formules sans souci de ce qu'elles représentent; de jongler avec des textes, assemblage de *mots*, sans souci des réalités très différentes que désignent des expressions identiques! Le juridisme, quoi, dans toute sa beauté, mais aussi dans toute sa malversation.

\* \* \*

Et M. Struye d'expliquer, avec quelle pitié à peine contenue pour des malheureux, tels que nous, pas assez évolués encore pour avoir le « sens du droit », que :

*Quand on reproche à la Société des Nations d'avoir laissé s'accomplir, en violation des traités, le réarmement de l'Allemagne, on n'oublie qu'une chose — mais elle est capitale — : que l'article 16, relatif aux sanctions, ne s'applique qu'aux guerres entreprises contrairement aux dispositions du Pacte. Or, l'Allemagne, en réarmant, n'a pas, que nous sachions, déclenché une guerre ou envahi un territoire voisin.*

*Certes on peut déplorer que le cas n'ait pas été prévu. Mais les faits sont les faits et les textes, les textes. Seuls ceux qui les ignorent peuvent faire grief à la Société des Nations de n'avoir pas appliqué l'article 16 à une situation qu'il ne vise pas.*

Non, en réarmant l'Allemagne n'a toujours pas déclenché de guerre. Elle a fait mieux et pire : en préparant ouvertement la guerre de demain, elle a démontré que la Société des Nations n'est encore qu'un vain mot, et que Genève n'est toujours qu'un instrument dans les luttes politiques et diplomatiques. Que la Prusse ait pu réarmer jusqu'à menacer directement la « maison commune » — une trouvaille, cette maison commune! — jusqu'à obliger tout le monde à reprendre la course aux armements, et à belle allure!, cela malgré le Traité de paix et contre le Traité de paix : voilà qui prouve à l'évidence que les sanctions, c'est de la comédie, une comédie qui pourrait tourner au drame. Il n'y a pourtant pas que l'article 16, voyons, il y a les articles qui permettent aux Etats membres de s'unir et d'agir pour réprimer la violation du Traité et pour conjurer un danger immédiat.

Quant au Japon, là, nous sommes en plein vaudeville. N'est-ce pas hier que l'on nous apprenait que la Chine avait été empêchée par l'Angleterre d'invoquer l'article 16? L'Angleterre déclarant qu'un appel de la Chine pour des « sanctions », serait considéré comme lettre morte!! Or, voici ce qu'écrit M. Struye :

*Quoi qu'il en soit, la Société des Nations a pu (sic!) expliquer l'absence de sanctions contre le Japon par diverses circonstances assez spéciales : la Chine n'avait pas formellement demandé l'application de l'article 16, elle ne s'était jamais considérée comme étant en guerre avec le Japon et elle n'avait même pas rompu ses relations diplomatiques avec Tokio.*

*Il faut donc, en toute objectivité, reconnaître que son cas était différent de celui de l'Ethiopie.*

En effet, parce que l'Angleterre n'a nulle envie de se mesurer avec le Japon! Moralité et refrain : Genève n'est malheureusement qu'un simple atout et non pas un tribunal suprême et impartial, l'arbitre désintéressé d'un Droit international valable partout et toujours...

\* \* \*

*Il n'en demeure pas moins certain* — conclut M. Struye — *que la Société des Nations a, en fait, failli à sa tâche et enregistré un échec qui a porté une grave atteinte à son autorité.*

*Mais c'est précisément cette constatation qui a amené un revirement dans l'opinion publique? (Où donc? En Angleterre? Quelle illusion!)*

*On (qui?) s'est rendu compte que la Société des Nations ne survivrait pas à un second échec.*

*A côté d'autres considérations, auxquelles les grands intérêts de l'Empire ne sont pas nécessairement (sic! quelle saveur dans cet adjectif!) étrangers, c'est la volonté d'éviter pareille faillite qui est à la base de la politique poursuivie, dans le conflit actuel, par le Gouvernement britannique — et les cinquante Etats qui l'appuient — avec une fermeté qui ne semble pas près de se relâcher.*

Alors, il n'y aurait eu qu'un échec! Et le départ de l'Allemagne, son refus d'accepter plus longtemps la légalité genevoise, ce n'était pas un échec? Et le départ du Brésil? Et l'abstention persistante des Etats-Unis?

\* \* \*

Voici, après ce dangereux formalisme, dangereux parce qu'il fait croire à des « réalités » purement juridiques mais inexistantes dans la réalité vraie; à une légalité mensongère, parce que factice, et qui donc n'assurent aucune sécurité, voici une page d'un beau réalisme. Faisant le portrait de *Jellicoe le Silencieux*, amiral de la Flotte, le commandant Paul Chack écrit (dans *Gringoire*) :

*Après le Julland comme auparavant, la flotte allemande a été bloquée, impuissante, hors de cause. Et le déclenchement de la guerre sous-marine sans restriction a déclenché l'intervention des Etats-Unis.*

*Or, dès le lendemain de la bataille, l'Angleterre murmure. Elle attendait un Trafalgar et l'anéantissement de l'ennemi. La presse attaque Jellicoe. L'amiral se tait.*

*Aujourd'hui, l'Angleterre a compris. Elle vient de placer Jellicoe à côté de Nelson, dans la crypte de Saint-Paul. Et c'est justice.*

*Car les conséquences du Julland valent celles de Trafalgar.*

*La flotte allemande a été annihilée comme si elle avait été détruite, la flotte anglaise est restée intacte et, jusqu'à la fin de la guerre, elle n'a cessé de s'accroître. Quant à la flotte française, elle est sortie du conflit diminuée, usée jusqu'à la corde, car nos arsenaux à nous ont travaillé pour le front des armées.*

*Alors, la paix venue, l'Angleterre, plus forte que jamais, a obtenu la part du lion dans le partage des colonies allemandes.*



Deux ans plus tard, à la conférence navale de Washington, elle a présenté sa formidable marine, et les amputations acceptées l'ont laissée, en Europe, maîtresse des mers. A la France et à l'Italie, on a abandonné un os à ronger...

Le Jutland, où l'Angleterre n'a pas voulu risquer sa flotte, a consacré son hégémonie maritime qui lui permet toutes les insolences, toutes les prétentions.

Hier, c'était l'accord naval avec l'Allemagne!

Aujourd'hui, s'appuyant sur le fameux Covenant, dont elle se garde de réclamer l'application en Extrême-Orient, car le Japon est trop près de Hong-Kong et de Singapour, l'Angleterre, d'accord avec les esclavagistes d'Abyssinie et de Moscou, prépare une guerre qui la laissera forte tandis que les autres peuples s'épuiseront!

En guerre ou en paix, Albion sait ménager ses forces et brouiller les cartes.

Donc, pour le bien de son pays, l'amiral Jellicoe a, froidement, sacrifié sa réputation de chef.

Certes, aucun texte formel n'appuie ce que j'écris ici. Mais il n'est que d'ouvrir les yeux. Examinons les faits.

Au Jutland, l'amiral Jellicoe aurait écrasé la flotte allemande s'il s'était engagé à fond. Mais il a redouté les torpilles et les mines. Crainte légitime d'un chef qui ne voulait point risquer le tout pour le tout. Prudence approuvée par le gouvernement anglais, désireux de triompher sans risque. Doctrine exposée par Jellicoe dès le 30 octobre 1914.

Ce jour-là, il a écrit à l'Amirauté : « Je ne me battraï que dans la partie septentrionale de la mer du Nord, loin des bases ennemies et près des bases anglaises. Si les Allemands prennent la mer, ce sera pour nous attirer dans un piège à mines et à sous-marins. Jamais je ne les poursuivrai directement. Jamais ma flotte ne passera dans les eaux où ils auront passé. »

Et l'Amirauté anglaise a approuvé...

Ironie du sort : au Jutland, Jellicoe se bat loin de ses bases. Mais il se garde de s'engager à fond. Une bataille menée par Suffren, par Nelson, par Farragut, par Tegetthof, par Courbet ou par Togo aurait sans doute abouti à l'anéantissement de la flotte allemande et hâté la fin du conflit, mais au prix de pertes si lourdes que, la paix venue, l'Angleterre se serait présentée affaiblie en face de la France et de l'Italie victorieuses sur le Continent. Détestable résultat aux yeux de l'éternelle Albion!

La décision des Droites flamandes de ne parler désormais que le flamand au Parlement a brusquement remis la question flamande à l'ordre du jour. Il est vrai que cette décision est comme le couronnement d'une agitation nouvelle entreprise depuis quelques mois déjà, plus bruyante que réelle, croyons-nous, mais justifiée quant au fond. Certes, il y a des outrances, tel certain fédéralisme prôné par quelques professeurs jaloux peut-être du rôle de l'« école de Louvain » en matière financière, et désireux d'avoir leur « école de Louvain » en matière linguistique, mais d'autre part le développement même du mouvement flamand l'a conduit au tournant où nous nous trouvons.

De quoi s'agit-il? Une législation dont on peut d'ailleurs discuter certaines modalités, mais dont l'ensemble est la manifestation d'une force flamande incoercible, d'une vague de fond irrésistible, a lentement, trop lentement, accordé aux Flamands l'égalité « en droit » avec les Wallons. On connaît la position défendue ici depuis quinze ans : plus rien n'est capable d'arrêter la Flandre, le pays flamand, de se flamandiser (ou reflamandiser), de se refaire une âme flamande, une culture flamande, une vie flamande, conformes à sa nature. Et nous n'avons cessé d'ajouter : cette inévitable flamandisation, de la Flandre est un bien, pour la Flandre d'abord, pour la Belgique ensuite. De cette Belgique, nous avons toujours dit qu'elle est la patrie commune où Fla-

mands et Wallons se trouvent mieux qu'ils ne pourraient se trouver partout ailleurs; que ces Flamands et ces Wallons sont bien plus proches les uns des autres — ont en commun bien plus de choses — qu'ils ne sont proches, les premiers des Hollandais, les seconds des Français. Des siècles de vie en commun et de traditions communes ont créé entre Flamands et Wallons les liens innombrables qui ont tissé la commune Patrie.

Ceci rappelé — et on ne le rappellera jamais assez —; cet éclairage toujours présent; disons qu'il est normal que le renouveau flamand, acquis en droit mais encore à réaliser dans les faits, doit fatalement se heurter, par de nécessaires et bienfaisantes innovations, par des conquêtes aussi légitimes que souhaitables, à des situations acquises, à des habitudes invétérées, à des façons de faire traditionnelles. Si la Flandre doit devenir flamande... cela ne peut pas ne pas se manifester successivement dans toutes les activités de sa vie sociale!

\* \* \*

On a voté des lois — après quelles luttes! — mais encore faut-il qu'elles soient appliquées et que les buts visés par ses lois soient loyalement acceptés! Si certains Flamands sont trop pressés et veulent brûler les étapes, reconnaissons qu'il y a bien plus de... non-Flamands qui, consciemment ou inconsciemment, mettent des bâtons dans les roues, minimisent, contrecarrent, voire sabotent carrément les lois votées. Souvent, déjà, nous avons parlé de la sympathie que tout Belge patriote devrait témoigner à « l'ascension » flamande, car il s'agit bien de l'ascension d'un peuple vers plus de culture, vers un épanouissement plus grand et plus harmonieux de toutes ses possibilités. Cette sympathie est encore fort loin d'être générale. Le Flamand et sa langue sont loin, trop loin d'être exaltés comme ils le méritent, loin d'être accueillis partout en Belgique, sinon avec joie et amour, du moins avec bienveillance et empressement. Le renouveau flamand n'est pas assez admis comme un facteur de progrès et d'enrichissement pour la Belgique. *Tout est là...*

Alors, étant donné que dans les administrations, les corps constitués, les organismes centraux de toutes espèces, les commissions et les conseils de tous genres, le français conserve toujours son quasi-monopole, les chocs inévitables se produisent! On semble vouloir repousser énergiquement les effets de causes que l'on a pourtant admises... ou que l'on est censé avoir admises. On a concédé à la Flandre qu'elle se flamandise et à la langue flamande l'égalité en droit avec la langue française, mais le flamand de cette Flandre nouvelle en pleine fermentation, ce « flamand », on agit comme si on prétendait ne pas l'admettre. Et pourtant, dans la mesure même où le mouvement progresse, où les lois portent leurs fruits, où une génération se lève, flamande 100 %, dans cette mesure, de légitimes et nécessaires revendications naissent. Inutile d'essayer de les éluder. Inutile surtout de vouloir les combattre en dénonçant des exagérations et des abus trop réels, mais qui ne sont que des épiphénomènes. Le problème central reste : comment « admettre » et comment intégrer dans la vie belge cet accroissement flamand inévitable et d'ailleurs bienfaisant?

\* \* \*

Pour se rendre compte de l'importance de ce problème, que l'on réfléchisse donc à ce que sera la Flandre demain. Une élite flamandes, des avocats, des médecins, des ingénieurs, des industriels, des financiers, formés en flamand, pensant en flamand, vivant d'une vie intellectuelle flamande, d'une vie de société flamande — des salons flamands, des fêtes, des diners et des soirées « flamands » —, bref une élite sociale connaissant le français mais étant flamande dans son être et dans la mani-

(Voir suite page 21).



# Toujours le dilemme...

Le conflit dans lequel ses politiciens (avec le concours, et, d'après d'aucuns, sous les ordres de la Banque d'Angleterre) ont engagé la Grande-Bretagne vient d'atteindre son deuxième point critique.

Le premier le fut à la mi-octobre de cette année. Nous avons été, alors, à deux doigts de la guerre. L'Angleterre demanda l'assistance de la France avec prière de répondre dans les vingt-quatre heures. La réponse française ne fut donnée qu'après un délai beaucoup plus long. Et cette réponse était ambiguë. Nos politiciens se ravisèrent, du moins momentanément, et il y eut une accalmie.

Mais ils n'en poursuivirent pas moins leur plan, celui que ses principaux protagonistes définissent : « étrangler l'Italie » ! Les trois principaux avocats de ce plan sont, au dehors de l'Angleterre, un juif du nom de Léon Blum, un autre juif se donnant le nom de Litvinoff et le politicien tchèque Benès. L'auteur du mot : « étrangler l'Italie » est le nommé Blum, l'homme qui emploie sa grande fortune à organiser et à contrôler le parti socialiste en France; Wallacht-Finkelstein (dont l'*alias* actuel est Litvinoff) s'est marié dans le monde juif anglais et a conduit tout le complot contre l'Italie à Genève. Il parle au nom du groupe communiste juif qui détient la principale puissance dans la Russie soviétique sous l'autorité du Géorgien très a-juif Staline. Que si quelque lunatique de l'espèce dite « antisémite » devait en conclure qu'il existe une conspiration juive contre l'Italie, qu'il sache donc que l'organisateur actuel de la résistance italienne, le meilleur cerveau étayant la politique de l'Italie, est également un juif.

Donc, le plan qui veut « étrangler l'Italie » se poursuit sous le terme plutôt exotique de « sanctions économiques ». Elles furent inaugurées avec une rigueur variable par quelque cinquante membres de la Société des Nations, y compris, je crois, l'Islande, mais comptent, seules, une demi-douzaine de nations dont la plus importante est la France. La politique anglaise et soviétique, soutenue par les forces révolutionnaires des pays européens et par les loges maçonniques de l'Europe entière (dont la principale figure est Benès), veut causer à l'Italie des difficultés économiques telles — allant, peut-être, jusqu'à la famine — que ce pays se verra acculé à capituler et à accepter les conditions de l'Angleterre. Ces conditions sont : évacuation de l'Abyssinie, c'est-à-dire abandon de tout ce qui est occupé en ce moment. Nous demandons aux Italiens de renoncer aux plateaux du Tigré qui leur assurent une forte position proche de l'étroite porte méridionale de la mer Rouge, le Bab-el-Mandeb, qui commande toutes nos communications avec l'Extrême-Orient.

\* \* \*

Cette politique « d'étrangler l'Italie » rencontre deux obstacles. Le premier et le plus sérieux est que, avant qu'une pareille politique ne « joue » effectivement, il y aura la guerre entre l'Italie et l'Angleterre. Il est probable qu'une pareille guerre ne resterait pas localisée. Toujours est-il que l'Angleterre serait

en guerre, une guerre qu'elle aurait cherchée et voulue. Aucune nation n'accepte d'être étranglée sans s'être défendue et débattue. S'il faut être tué autant mourir en combattant que de succomber dans une posture moins noble.

Le deuxième obstacle est la différence d'attitude des divers membres de la Société des Nations vis-à-vis de la politique d'étranglement de l'Italie. La Russie, fort éloignée de l'Italie, est rouge vif (du moins, ses chefs) en faveur d'une politique d'étranglement sans merci. Mais l'Italie ne vend presque rien à la Russie, tandis qu'elle lui achète beaucoup de pétrole. La Russie, pas plus que l'Angleterre, ne cessera de livrer du pétrole à l'Italie aussi longtemps que les Etats-Unis et la Roumanie continueront à en fournir. La Roumanie livre près de la moitié du pétrole dont l'Italie a besoin. De plus, les Russes suggèrent aux Anglais de leur payer ce que la Russie perdrait du fait de l'interruption dans le commerce du pétrole avec l'Italie et sans doute la Roumanie demandera-t-elle une compensation semblable. Le Japon, l'Allemagne et les Etats-Unis sont neutres. L'Autriche et la Suisse également, pays limitrophes de l'Italie et par les territoires desquels les produits peuvent arriver en Italie par chemin de fer. En France, une minorité bien disciplinée veut que l'on aille jusqu'à l'extrême dans les mesures contre l'Italie. Cette minorité est formée : 1° par les éléments révolutionnaires des villes industrielles subsidiés par Moscou, éléments très organisés et très convaincus; 2° par les loges maçonniques, très anti-italiennes aussi, et qui sont l'organisation directrice du principal parti des politiciens français.

La grande masse du peuple français, inorganisée, sauf une ou deux « Liges », n'est pas seulement adverse de la politique d'étranglement de l'Italie, mais la perspective d'une guerre augmente chaque jour sa fureur au point que les politiciens ne savent plus à quel saint se vouer. S'ils désobéissent aux loges maçonniques, ils perdent leurs revenus et disparaissent de la scène : l'argent et la renommée, les deux objectifs principaux des parlementaires dans tous les pays. S'ils obéissent aux loges maçonniques, ils risquent d'être tués dans des émeutes populaires menaçantes partout si, à cause des politiciens, le danger d'une guerre se précisait en France. Les politiciens professionnels français sont, de plus, embarrassés par l'opposition déclarée de l'armée et de la marine — de celle-ci surtout. Il ne serait guère possible de faire se battre contre l'Italie, les officiers de marine ou les officiers de l'armée coloniale.

En face de ces faits, un choix difficile se pose aux politiciens anglais. Faut-il poursuivre l'effort disloqué d'étrangler l'Italie, avec la perspective d'une guerre au bout d'une pareille politique? Ou faut-il opter pour un compromis, par un arrangement qui laissera l'Italie dans une forte position en mer Rouge et en possession des plateaux abyssins orientaux déjà partiellement occupés?

Le dilemme est grave. Si on se décide pour la guerre, on met en jeu tout notre avenir. Si on se décide pour un compromis avec l'Italie, c'est-à-dire si le gouvernement anglais recule après le grand effort déjà fait, après les menaces proférées, après



les préparations déjà commandées pour une continuation de notre politique (et dont il faudra payer la note), il y aura, pour l'Angleterre, une grande perte de prestige, c'est-à-dire de force morale. C'est bien l'issue déjà soulignée ici : guerre ou humiliation.

Mais, malgré l'humiliation, il y a de forts arguments en faveur d'un compromis avec l'Italie au point où en sont les choses. Le principal est l'opportunité que fournirait un tel compromis pour le renforcement de la position de l'Angleterre en Méditerranée orientale et pour l'accroissement de notre puissance offensive sur mer, sur terre et dans les airs. Une guerre immédiate ne donnerait aucun répit; une guerre différée l'accorderait. Après un temps suffisant, mettons trois ou quatre ans, avec l'alliance anglo-allemande renforcée et les armements grandement accrus, l'Angleterre pourrait reprendre sa politique de maîtrise en Méditerranée et de destruction de la nouvelle puissance italienne. Entre-temps notre presse anglaise unie et bien entraînée représenterait l'actuel recul anglais comme un quelconque triomphe et il n'y aurait aucun mécontentement en Angleterre. Il en fut ainsi après Chanak, et il serait facile de faire de même.

Il reste une troisième possibilité qui éviterait le choix difficile. Les Italiens peuvent subir en Abyssinie un échec assez sérieux pour changer la situation. Mais en dehors de cette hypothèse (que la plupart des observateurs sur place et compétents en la matière considèrent comme improbable), le dilemme demeure et une décision dans l'un sens ou dans l'autre ne pourra plus être longtemps différée.

HILAIRE BELLOC.

## Le bolchevisme dans l'histoire de Russie

Ce serait avoir une idée fautive de la Révolution russe que de se la représenter comme un accident, un écart plus ou moins long, mais tout de même passager, dans l'histoire de la Russie. Ce serait une idée non moins fautive que de voir dans cette révolution le commencement d'une Russie nouvelle, neuve sans aucun lien avec celle qui l'a précédée, en état de rupture avec le passé renié. En réalité, l'Union soviétique est autant un aboutissement qu'un début. Elle se place, qu'elle le veuille ou non, sur les grandes lignes de force qui traversent toute l'histoire russe. Car l'histoire, ce n'est pas, comme on se le figure, le synonyme du passé : le passé n'est qu'une partie de l'histoire, ce que nous voyons de l'histoire lorsque nous regardons en arrière. L'histoire est un dynamisme continu. L'histoire nous atteint, nous entraîne et nous dépasse. Nous la faisons, certes, ou du moins quelques-uns d'entre nous, mais elle nous fait, même — et surtout — lorsque nous cherchons à rompre avec elle. Nous la subissons d'autant plus durement que nous voulons n'en point tenir compte.

Lignes de force : image de ces câbles chargés d'énergie et de lumière qui, de pylône en pylône, traversent toute la diversité des paysages, toute l'étendue des terres et des peuples, franchissent les montagnes et passent sous les mers. Partant d'une usine génératrice, et tandis que de nouvelles lignes viennent constamment se brancher sur eux, ils suivent, par-dessus les accidents et les obstacles, une direction constante.

On aura compris cette similitude. Elle signifie qu'il y a deux éléments dans l'histoire : le *tempora mutantur* et le *manens in æternum*, le transitoire, le changeant, le passager, — et rien

n'est plus transitoire, changeant, passager que les institutions et les régimes — et le permanent, l'essentiel, les « constantes ». De même, et j'emprunte cette autre image à Pascal, que le port immobile juge le vaisseau mobile, de même il faut se replacer sur les grandes lignes de force, retrouver le rythme de l'histoire et dégager les constantes pour juger un fait tel que la Révolution russe.

### La terre russe

Quand il s'agit d'une histoire nationale, la première constante, c'est la terre, force passive qui limite et qui maintient.

Que nous apprend donc la terre russe? Quels en sont les caractères? Elle nous frappe à première vue par son immensité. La Russie d'Europe et d'Asie représente la sixième partie des terres émergées. La Russie d'Europe à elle seule occupe la moitié de notre continent. Ce que l'on est donc en droit d'appeler le continent russe accuse une superficie de vingt et un millions de kilomètres carrés quand l'Europe en compte un peu plus de dix millions, y compris d'ailleurs la Russie d'Europe. Nous avons ainsi l'empire du monde qui possède le plus vaste territoire d'un seul tenant; cet empire tient la seconde place parmi les Etats, après l'Empire britannique, mais avant la Chine et les Etats-Unis. « Le soleil met huit heures à se lever au-dessus de l'Union des Républiques Soviétiques », dit l'écrivain bolchevik Pilniak. Si l'on prend les deux extrémités les plus éloignées de la terre russe prise dans son unité géographique : le cap Oriental, sur le détroit de Behring, et l'embouchure du Danube — que l'Union des Soviets ne touche momentanément plus — on a une distance de 7,450 kilomètres : la longueur de l'Amérique du Sud. Le point le plus septentrional, le cap Tcheliousskine, n'est qu'à 12 degrés du pôle Nord, tandis que le point le plus méridional, en Transcaucasie, n'est qu'à 35 degrés de l'Equateur.

Pourtant cette terre russe est une prison pour les peuples qui l'habitent. Prison par son immensité même, par ses déserts, ses steppes, ses forêts, par la monotonie nostalgique de ses paysages, par tous ces facteurs d'isolement. Prison par son climat, ses interminables hivers et ses froids rigoureux. Prison par les distances, les obstacles, les cloisons qui la séparent de l'Europe intellectuelle et de l'Asie monumentale. Car la terre russe est une terre close. Elle l'est, au nord, par les glaces. Elle l'est, du nord-est jusqu'au sud et même jusqu'à l'ouest, par une chaîne presque ininterrompue de hautes montagnes. Ces montagnes commencent en Asie, au cap Oriental, vis-à-vis de l'Alaska, et forment, jusqu'au plateau de Pamir, une Cordillère sinieuse avec des sommets qui dépassent les 3,000 mètres. Autour du plateau de Pamir, c'est 6,000 mètres que les sommets atteignent. Puis la barrière continue de s'étendre de Pamir au sud de la Caspienne, par l'Hindou-Kouch, avec des hauteurs qui dépassent encore les 5,000. Et voici, entre la mer Caspienne et la mer Noire, le Caucase. Du Caucase jusques à la Crimée, les montagnes s'abaissent en bordure de la mer Noire et leur point culminant ne dépasse guère les 1,500 mètres. Un espace. Et l'arc tendu des Carpathes. Le long de la Baltique il n'y a plus que des collines et des falaises. Enfin, les hauteurs de la Finlande s'élèvent à mesure qu'elles avancent vers le nord et, incurvant leur ligne, rejoignent les Alpes scandinaves. De telle sorte que la terre russe, toujours considérée dans ses limites naturelles, apparaît comme une plaine encadrée d'accidents architectoniques, comme disent les géographes : parallélogramme de la Russie d'Europe, triangle de la Russie d'Asie, avec, pour base commune, l'Oural, qui ressemble au Jura, l'Oural facile à franchir, qui est une séparation intérieure, non un obstacle.

Mais ce ne sont point les montagnes qui font de la plaine russe



une immense prison : c'est l'éloignement des mers libres, c'est la difficulté de les atteindre. Le besoin, la volonté de les atteindre, l'effort continu, durant des siècles, l'échec au bout de cet effort, et le recommencement, tel est le drame de l'histoire russe.

Faisons rapidement le tour de ces mers; au nord, l'océan Arctique est bloqué par les glaces qui obstruent le port d'Arkhangel, neuf mois sur douze. Il faut signaler ici les tentatives méthodiques du régime bolchévik pour arriver à triompher de cet obstacle, créer la ville et le port de Mourmansk, les relier à Léninegrad par une voie ferrée; forcer le passage de la Baltique au Pacifique par l'océan Arctique, en perçant le canal Staline entre le lac Onega et la mer Blanche; construire des ports polaires à l'embouchure des grands fleuves sibériens; établir des postes radio-météorologiques à l'île Wrangel, à la Nouvelle-Zemble, au cap Tchéliousskine, à l'embouchure de la Léna; lancer plus de trente expéditions pour étudier les courants marins, les mouvements des glaces et les moyens de les utiliser : tentatives héroïques pour vaincre le double blocus de la nature et de la politique. Car il ne reste plus guère que cette voie à la Russie soviétique afin d'atteindre à la mer libre, c'est-à-dire au Pacifique. La Caspienne n'est qu'un lac intérieur. La mer Noire est verrouillée : la conquête de Constantinople, but à la fois mystique et pratique du Moyen âge russe, promesse plus ou moins sincère des Alliés à Nicolas II, n'est plus qu'un rêve. Les Scandinaves tiennent toujours les clés de la Baltique; la Russie soviétique en a perdu les clés; elle doit pour y accéder se contenter d'un couloir facile à obstruer : sous ce rapport, elle a reculé jusqu'au temps d'Ivan III. L'accès au golfe Persique, idée qui remonte à Catherine II, si ce n'est à Pierre le Grand, n'a jamais pu se réaliser non plus, bien que les bolcheviks le préparent encore dans leur poste avancé de Tachkent. Restait l'issue la plus éloignée : le Pacifique, la mer de Chine. Ce fut le long effort des tsars au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il sombra au large de Tsushima, le 27 mai 1905, et nous voyons bien maintenant que ce fut l'échec définitif du tsarisme. Vladivostok, masquée par le Japon, perd maintenant chaque jour de son importance. L'Union des Soviets, qui subit la hantise de l'espace ouvert et de l'eau encore plus que l'ancien empire, doit reprendre à pied d'œuvre, dans les conditions les plus défavorables, ce qu'on peut appeler l'effort vital de la Russie. Car celle-ci demeurera prisonnière de soi-même tant qu'elle n'aura point atteint à la mer libre. Grand corps amorphe, sans poumons.

\* \* \*

Regardons maintenant à l'intérieur de ce pays. Ce qui nous retient tout de suite, c'est la grandeur des fleuves et des rivières. Pour nous en rendre compte, apprenons que le Volga a près de 3,500 kilomètres de longueur, tandis que le Danube, le Rhin et le Rhône en ont respectivement 2,900, 1,300 et 800. La Russie possède donc les plus longs fleuves de l'Europe. Dès que les glaces ont enfin fondu, ce sont vraiment des chemins qui marchent. Durant toute la belle saison, les fleuves et les rivières sortent les Russes de leur isolement, qu'il soit de lieu, de région, de province ou qu'il soit national. Le fleuve, c'est pour le Russe la nostalgie de la mer, la préparation à la mer. Pierre le Grand construisit sa flotte sur les fleuves et les lacs de l'intérieur. Les fleuves forment une race de bateliers prêts à devenir des marins. Et l'on part du fleuve, presque de sa source, pour s'en aller joyeux, d'étape en étape, à travers les terres enfin rassemblées, jusques à ces mers que l'on trouve fermées par l'hiver ou par les hommes. La rivière, le fleuve contribuent ainsi à donner aux Russes la double impression que leur pays est immense, mais qu'il est isolé. Ce que la navigation apporte à la Grande-Bretagne et au Japon, ces maigres îles posées comme des digues infranchis-

sables et menaçantes, l'une contre la Russie d'Europe, l'autre contre la Russie d'Asie : à la prospérité, la domination des mers, par conséquent du monde, il faut donc que le Russe le demande, ou à l'invasion, ou à la révolution. Mais, tant qu'il y aura un empire britannique et un empire japonais, l'empire russe, qu'il ait un tsar blanc ou un tsar rouge sera, et se sentira toujours impuissant.

Il pourrait cependant se suffire à lui-même, car il possède toutes les richesses, les terres les plus fertiles du monde, une population qui est à la fois énorme et peu dense. Il est sa propre colonie, comme les Etats-Unis le sont, ou plutôt le furent. D'où les plans quinquennaux. Mais les analogies évidentes entre les Etats-Unis et la Russie s'arrêtent à cette différence essentielle : les Etats-Unis étendent leurs côtes, comme deux larges balcons, et sur l'Atlantique, et sur le Pacifique, cependant que l'immense territoire russe n'aboutit à la mer que par des portes étroites dont les verrous sont à l'extérieur.

Les Allemands se plaisent à dire d'eux-mêmes, avec amertume, qu'ils sont un peuple sans espace, *ein Volk ohne Raum*. On pourrait définir la Russie : une immensité sans débouchés. La dominante du paysage russe reste la plaine. Uniformité du sol, infini des espaces. Absence de compartiments où une cité, une tribu, un peuple puissent éprouver le sentiment rassurant et font qu'ils sont enracinés. Tout est instable et nomade sur ce territoire ramassé comme un corps énorme, mais dépourvu d'articulations. La Russie physique n'a rien d'un organisme : serait-ce à cause de cela que la société russe n'est jamais arrivée à s'organiser, à se hiérarchiser naturellement? qu'elle est demeurée une masse? que les individus n'y ont jamais joué le même rôle que dans nos vieilles terres européennes? qu'on n'y a jamais eu le respect de la personne? et que le communisme, entré par infiltrations dans les mœurs, a pu se répandre si vite, — ce communisme qui proscrit tout ce qui est organique, moins par théorie sans doute que parce que le peuple russe y répugne instinctivement?

Œuvre du grand glacier scandinave qui, au début de l'époque quaternaire, a couvert la Russie d'Europe d'une immense carapace de glace venant du nord-ouest, et dont l'avance, puis le retrait ont formé le sol utile où la végétation s'est mise à pousser, la terre russe, on le sait, est divisée en deux grandes régions : celle des forêts, celle de la steppe ou des « terres noires ». Comme une carte sur toile tendue entre deux bâtons, ces deux régions sont prises entre deux marches extrêmes : au nord, la toundra polaire, au sol sans arbres et dont le fond est toujours gelé; au sud, la Crimée et le bord de la mer Noire, avec leur climat méridional : similitude naturelle de l'antithèse russe. Deux régions donc, deux types d'hommes : le bûcheron et le paysan, le Grand-Russe et le Petit-Russe, et nous ajouterons le Russe blanc qui est un intermédiaire. La population de la Grande-Russie est la plus forte, les hommes y sont en majorité, tandis qu'en Petite-Russie les femmes se trouvent en excédent : elle est donc appelée à conquérir, à dominer le reste. Mais ces deux régions, si différentes, si opposées qu'elles soient, ont un caractère commun : le manque de pierre. La demeure russe est en bois. Elle a quelque chose de provisoire comme la tente du nomade; elle est sacrifiée d'avance aux accidents, aux changements, elle semble appeler l'incendie. Indice psychologique et qu'il faut retenir.

Enfin, le climat. Lui aussi est violemment contrasté. L'hiver interminable et tyrannique est comme un absolutisme de la nature : « Le climat, c'est moi », disait le tsar Alexandre II. L'hiver, c'est la passivité, la longue endurance; puis, tout à coup, le printemps, avec la fonte des neiges, les crues, les inondations, la végétation subite, désordonnée, anarchique, c'est la révolution, la révolution contre l'hiver; enfin, vient l'été, trop chaud, trop fiévreux, dont la brièveté est compensée par la durée du jour : l'été, la saison de l'activité intense, de la circulation,



du travail, de la conquête. Enfin, reparaît l'hiver, brusquement, comme il était parti...

### Entre l'Europe et l'Asie

Ce qui va nous permettre de passer de la terre russe à l'histoire russe, c'est la position intermédiaire, équivoque de cet immense empire entre l'Europe et l'Asie.

La Russie occupe à peu près tout le nord de l'Europe, mais elle occupe tout le nord de l'Asie. Comme l'Oural n'est qu'une limite arbitraire entre les deux continents, on peut se demander si, du point de vue géographique, la Russie d'Europe n'appartient point elle-même à l'Asie. Les géographes ont longtemps hésité et ce n'est guère qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle qu'ils se sont décidés à l'admettre dans l'Europe : celle-ci, d'ailleurs, n'est qu'une péninsule de l'Asie. La Russie, c'est la plaine septentrionale qui prend son point de départ à l'extrémité de la Sibérie et qui va s'élargissant entre la mer Noire et la Baltique pour se prolonger en un couloir de plus en plus étroit, jusqu'à la mer du Nord et même jusqu'à la Manche. Historiquement, cette plaine est le lieu où les peuplades asiatiques se rassemblent pour se répandre en Europe par la trouée entre l'Oural et la Caspienne. Route de la grande poussée de l'est à l'ouest, poussée des nomades sur les civilisés, des nomades pris entre deux civilisations stables, celle de l'empire romain et celle de l'empire chinois : voyez l'histoire des Huns.

Il est donc visible qu'il y a et qu'il y aura toujours en Russie, même en Russie d'Europe, une dominante asiatique. La Russie, que nous avons qualifiée géographiquement d'amorphe, nous pouvons maintenant la comparer à une lourde masse oscillante entre l'Europe et l'Asie. Si, pour juger de son histoire, nous dégagons les grandes lignes de celle-ci, nous percevons une sorte de flux et de reflux perpétuel qui porte la masse russe tantôt vers l'Europe, tantôt vers l'Asie et qui n'arrive jamais à trouver son point d'équilibre. La civilisation européenne a beau se développer chez les Russes : elle ne leur est point connaturelle. Le tempérament reste slavo-tatar. La Russie moderne pourrait donc se définir : matière asiatique, forme européenne. Depuis les réformes violentes, révolutionnaires de Pierre le Grand, il y a un débat dans la conscience russe entre Occidentalistes, d'une part, et Slavophiles, et plus tard, Eurasiens de l'autre. De fait, la Russie, c'est l'Eurasie : un monde intermédiaire qui appartient à la fois à l'Europe et à l'Asie. Eurasie : ce nom ne contient-il pas toute l'Asie, mais seulement la moitié de l'Europe ? Les Eurasiens actuels, les Eurasiens extrêmes affirment que l'Union des Soviets, c'est l'empire de Gengis-Khan. En effet, les bolchevistes eux-mêmes ne cherchent-ils pas à constituer, avant tout, une Asie rouge ?

C'est un lieu commun de dire que la Russie est intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. Intermédiaire donc, mais de quelle manière ? D'une manière indirecte, incomplète et qui fut tardive. La carte nous le montre bien : comme il est au nord et à l'écart de l'Europe, ce pays est au nord et à l'écart de l'Asie. Pas plus qu'il n'est en contact direct avec les grands centres de la civilisation européenne, il n'est en contact direct avec les grands centres de la civilisation asiatique. Il ne touche ni au monde latin, ni au monde anglo-saxon, ni même à la grande culture germanique, celle du Danube et du Rhin, celle des villes impériales. Il n'a pour voisins que les Scandinaves, les Baltes, les Polonais, les Lithuaniens, les Prussiens, peuples eux-mêmes tard venus à la civilisation européenne et chrétienne. Jusqu'à Pierre le Grand, la Russie n'a été civilisée que par Byzance, c'est-à-dire par le monde gréco-oriental, tout pénétré lui-même d'asiatisme. Et voilà pour l'Europe. Et pour l'Asie ? Constatons que la Russie est séparée par les Tatars et les Mongols, c'est-à-dire par l'Asie

nomade, celle des tentes, de l'Asie stable, celle des monuments : Chine, Japon, Indes, Perse, Arabie. Sans doute, ni dans un cas, ni dans un autre, il ne s'agit de séparation absolue : les fouilles nous apprennent, par exemple, l'existence d'échanges préhistoriques jusqu'avec l'Egypte ; au Moyen âge, les trafiquants scandinaves, allemands, grecs, italiens fréquentaient les marchés russes et y rencontraient les trafiquants arabes, persans, chinois. La Russie de Kiev s'occidentalisa par le nord. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, l'art italien exerce son influence dans la Russie de Moscou. Mais ces influences occidentales demeurent superficielles. Celles de l'Asie, en revanche, sont plus profondes, mais, répétons-le, il ne s'agit que de l'Asie tataro-mongole. A part la route qui mène de la Baltique à la mer Noire, des Varègues à Byzance ; à part la forte influence de la civilisation grecque en bordure de la mer Noire, aucune des grandes voies de la civilisation et surtout aucune des grandes voies d'échanges entre l'Europe et l'Asie n'a jamais traversé la Russie. Au Moyen âge, une seule de ces voies l'effleurait au sud, et à peine : la route de la soie qui partait de l'Asie centrale pour aboutir à la mer Noire. De fait, les contacts, les échanges, les influences entre l'Europe et l'Asie se sont toujours établis directement, dès les âges les plus reculés, par les ports qui jalonnent le bassin de la Méditerranée, par Byzance et l'Espagne. Pour que la Russie commence à jouer son rôle d'intermédiaire actif entre les deux continents, il faut attendre l'époque moderne, les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, le transsibérien.

\* \* \*

La Russie a donc subi l'Europe comme elle a subi l'Asie. Elle a connu la domination tatar qui l'a marquée profondément, et Pierre le Grand lui a imposé la civilisation européenne. Si elle doit son christianisme à Byzance, c'est, encore un coup, un christianisme pénétré d'orientalisme et qu'elle a pénétré à son tour de mysticisme et de passif et contemplatif, à l'asiatique. La Russie a surtout enduré. De là deux caractères : une patience sans limites, une grande capacité de souffrir ; une conscience très profonde, non pas tant nationale, ce qui serait européen, que religieuse, de son existence et de sa mission. Les peuples qui ont eu longtemps à porter sur leurs épaules le poids de dominations étrangères apprennent à se confiner dans une résistance résignée où l'esprit d'obéissance et l'esprit de révolte, l'esprit de respect et l'esprit d'anarchie opèrent lentement leur synthèse dans l'espoir d'un avenir meilleur et d'un paradis à la fois lointain et imminent.

De tels peuples, surtout lorsqu'ils sont des peuples paysans, surtout lorsqu'il s'agit de peuple russe, n'ont que deux refuges, deux raisons de vivre, deux armes : la terre et la religion. Le peuple russe s'est cramonné à sa terre, tandis que les tempêtes passaient et repassaient au-dessus de lui sur ses immenses plaines, avec de brusques retournements. Il a uni ainsi le besoin de posséder du paysan au renoncement du mystique, et le réalisme le plus matériel au spiritualisme le plus superstitieux. Comme le sens de la personne lui fait défaut, mais qu'il possède celui de la masse, trop faible par ailleurs pour se défendre individuellement, donc obligé de se défendre collectivement, il est, d'esprit et d'instinct, communautaire. Il était donc prédisposé plus qu'aucun autre peuple au communisme. On a trop répété, depuis 1917, le mot célèbre de Michelet : « La Russie, c'est le communisme. »

L'influence de la terre et l'influence de l'Asie, à quoi il faut ajouter la forme et l'esprit du christianisme orthodoxe, voilà ce qui me paraît déterminer l'attitude russe à l'égard de l'Europe — disons, si vous y tenez, de l'Occident. L'Europe, le Russe ne l'a jamais aimée ; il s'est toujours tenu vis-à-vis d'elle dans un état de défense et d'hostilité. Complexe d'infériorité sans doute.



Sentiment très profond que l'Europe ne lui vaut rien, qu'il n'est pas fait pour elle, qu'il ne l'égalera jamais. Conscience que l'Europe, patrie des formes équilibrées, des monuments stables et des idées claires, de la pensée cohérente, est profondément étrangère à l'âme russe, à ses tendances, à ses besoins. Et puis la haine de l'Orthodoxe contre le Latin. Et puis ce nomadisme slavo-tatar, qui s'apparente si bien chez le Russe à son contraire, l'amour de la terre, mais d'une terre sans limites, que l'on ne sait exploiter que superficiellement et qu'il faut rassembler toujours — et l'on a beau marcher, avancer : le paysage reste le même. On avance pourtant et l'on finit par rencontrer cette Europe, que l'on désire violer pour la posséder mieux. L'invasion en masse, à l'asiatique, est toujours dans le sang du Russe.

A cela il faut ajouter le retard de la civilisation russe sur la civilisation européenne. Ne l'oublions pas : la Russie n'est devenue européenne, d'une manière qui semblait définitive, mais qui en réalité ne l'est point, qu'avec Pierre le Grand et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Entrée par la porte de service, au moyen d'un raccourci. Pas plus qu'elle n'a connu la grande civilisation du XIII<sup>e</sup> siècle, le vrai Moyen âge, la Russie n'aura connu la Renaissance, ni le classicisme. De ces grandes époques elle n'aura vu passer sur elle que les reflets. Lorsqu'elle rejoindra la civilisation européenne, le retard sera de mille ans. C'est un retard que l'on n'arrive plus jamais à regagner. La Russie l'a toujours su, du moins senti : cela explique son attitude à l'égard de l'Europe. Le seul moyen de prendre la tête, c'est de révolutionner l'Europe pour la ramener au niveau russe. Donc, redevenir une grande puissance asiatique avec tous les moyens matériels par lesquels on peut dominer l'Europe en les lui empruntant. Telle est la pensée profonde, mais non cachée, du bolchevisme, en ceci phénomène russe par excellence, au point que l'on peut dire sans paradoxe que le bolchevisme c'est la Russie exaspérée.

Le pont franchi qui nous mène de la terre russe à l'histoire russe, nous voyons surgir devant nous les grands pylônes de cette histoire : les constantes, les lignes de force.

#### Caractère de l'histoire russe

L'histoire de la Russie reflète les contradictions naturelles et psychologiques dont je viens d'essayer de dégager les causes profondes. Isolement, incertitude, instabilité; brusque passage d'un extrême à l'autre, de la passivité résignée à l'activité fébrile. Cette philosophie marxiste de l'histoire : que la nature, que l'humanité, après de longues périodes d'immobilité apparente, d'équilibre instable, avance, progresse, par bonds, révolutions, si les bolcheviks l'ont adoptée, ne serait-ce point parce qu'elle est la philosophie même de l'histoire russe, parce qu'entre cette philosophie et cette histoire ils ont eu l'intuition d'une correspondance ?

Il y a des histoires, comme celle de la France, qui nous donnent le spectacle d'une admirable continuité : cette continuité, que reflète si bien l'histoire de la pensée française, celle de la littérature, celle des arts, voilà bien pour la France la ligne de force qui va tout droit par-dessus les troubles, les révolutions, les guerres, le désordre politique. C'est que le Français est traditionaliste, raisonnable, qu'il a le sens de la mesure et que s'il ne sait pas toujours ordonner sa conduite, il demeure le peuple du monde qui sait le mieux ordonner ses idées. Il est le plus diamétralement opposé au Russe et c'est la raison profonde pour laquelle toute alliance franco-russe est vouée d'avance à l'insuccès. Le seul peuple européen pour lequel le Russe, mis à part les autres Slaves, — et encore, — ait des affinités, c'est le

peuple allemand : on l'a vu dans le passé, on le verra dans l'avenir. Il en éprouve aussi pour le peuple américain, et réciproquement, mais elles demeurent superficielles : c'est pourquoi, lorsque les Soviets cherchent à imiter les Etats-Unis dans le domaine économique, ils se trompent et s'en apercevront, mais trop tard.

\* \* \*

Donc, l'histoire russe est faite de contradictions et d'antinomies comme le peuple qui en est l'acteur, comme la terre qui en est la scène. Elle est malheureuse, anarchique, violente comme l'histoire d'Allemagne, mais d'une autre manière. L'Allemagne se sauve par l'organisation, le génie inventif, la discipline militaire, le sentiment de la race, le patriotisme : *Deutschland über alles*. Ce sont des vertus que le Russe ne possède point, non pas même le sentiment de la race. Le Russe n'arrive guère à penser nationalement, comme le Germain. Il ne se réalise, lui et la Russie, que par la tyrannie mystique. Enfin, malgré les apparences d'une puissance qui est celle d'une masse pesante mais amorphe, malgré un décor séduisant mais qui est celui d'un théâtre, non celui d'un palais, malgré des phases brillantes et des gestes héroïques, l'histoire russe m'a toujours donné l'impression d'être inférieure, et même subalterne, lorsqu'on la compare à nos histoires européennes. Pourquoi ? Nous le savons : d'abord, parce qu'elle est en retard et parce que le Russe cherche à compenser ce retard par des excès; ensuite, parce que le Russe n'est pas un Européen sans être complètement un Asiatique; enfin, parce que cette histoire se déroule au nord et à l'écart de l'Europe comme de l'Asie. Pas plus que Bergson, je ne crois à la fatalité en histoire, mais le peuple russe est certainement celui qui a le plus de peine à vaincre certaines fatalités naturelles et historiques : sa terre, encore une fois immense, et close, et soumise dans son ensemble au plus dur des climats, et trop grande pour lui, elle dépasse la mesure de l'homme; pourtant, le Russe est obligé de l'étendre sans cesse afin d'en sortir. Pour dominer ces fatalités, le Russe n'a que deux moyens également inopérants : le matérialisme économique et le mysticisme religieux. Le premier est d'Europe, le second d'Asie. Ils se combinent par le millénarisme : la mission dévolue au peuple russe pour qu'il arrive au bonheur, lui et l'humanité — au bonheur par la souffrance. Comme le Russe est à la fois subtil, byzantin dans la discussion, mais d'esprit simple et même primitif, c'est-à-dire dépourvu de sens critique, il prend à la lettre les textes de ses livres sacrés, que ce soient les *Evangelies* ou que ce soit le *Capital*, commenté par Lénine.

Mais repartons du point où nous sommes arrivés. L'histoire russe, donc, se déroule entre deux pôles attractifs, l'Europe et l'Asie, sans jamais trouver son point d'équilibre. Elle se déroule avec, au plafond, ses contradictions psychologiques et, au plancher, ces contradictions naturelles que nous connaissons maintenant. D'où son caractère : les ruptures de continuité. Ces ruptures ont ceci de révolutionnaire, qu'elles ramènent toujours la Russie au point de départ, à zéro. Il faut recommencer sur la table rase, sur la plaine, mais à un autre endroit ou avec une autre idée, comme si rien n'avait été fait auparavant.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD.  
Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg  
membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

(A suivre.)



Un tricentenaire oublié

## La délivrance de Louvain en 1635

L'année qui se termine a marqué le troisième centenaire d'un événement qui fut d'une importance capitale pour les destinées de notre patrie, importance telle que, si sa tournure eût été différente, il est probable que notre nationalité n'y eût point survécu. Jamais la Belgique ne courut plus grand péril qu'en cette année 1635, où Français et Hollandais s'étaient entendus pour la rayer par un partage du rang des nations.

Cet épisode capital de notre histoire se rattache à la politique de Richelieu pour arracher aux Habsbourg la prépondérance en Europe. Après avoir réduit à l'obéissance les calvinistes et les grands seigneurs, le cardinal avait décidé d'intervenir directement dans la lutte menée jusqu'alors à l'aide de subsides de la France par ses alliés hollandais, danois et suédois et de frapper un coup décisif contre l'Espagne par le point le plus vulnérable de ses états.

C'est pourquoi Richelieu conclut le 3 février 1635 un traité d'alliance offensive avec les Provinces-Unies. Ce traité stipulait, en cas de victoire, le partage de la Belgique suivant une ligne correspondant à peu près à la frontière linguistique.

Prenant prétexte de l'intervention du gouvernement de Madrid dans les affaires de l'électorat de Trèves, la France et les Provinces-Unies déclarèrent la guerre à l'Espagne et envahirent la Belgique. Tandis que 30,000 Hollandais, concentrés à Maestricht sous les ordres du célèbre stadhouder Frédéric-Henri, remontaient le cours de la Meuse, 30,000 Français, commandés par les maréchaux de la Meilleraie, de Brézé et de Châtillon, devaient traverser le Luxembourg afin de rejoindre leurs alliés dans le Limbourg et marcher, de concert, sur Bruxelles.

Le nouveau gouverneur général des Pays-Bas catholiques, le cardinal-archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Philippe IV, ne disposait que de forces notablement inférieures à celle des envahisseurs; tandis qu'il couvrirait la capitale, il décida d'envoyer son lieutenant le prince Thomas de Savoie, avec une quinzaine de mille hommes, dans la vallée de la Meuse, pour s'opposer à la jonction des deux armées ennemies. Les efforts des troupes belgo-espagnoles furent vains; elles furent écrasées le 20 mai 1635 à Avins, non loin de Huy, au cours d'une sanglante bataille et après avoir réuni leurs forces près de Meerssen, les Alliés pénétrèrent en Brabant.

\* \* \*

Après avoir occupé Diest, Léau et Landen, l'armée franco-batave arriva le 8 juin devant Tirlemont, que douze cents Espagnols essayèrent de défendre, avec le concours des milices bourgeoises et des Serments. Toute résistance s'étant bientôt avérée impossible, vu la disproportion des forces en présence et le mauvais état des murailles, le commandant espagnol ouvrit les portes en vue d'une reddition honorable. Tandis que l'on négociait, la soldatesque tant française que hollandaise se rua au pillage et n'épargna aucune horreur à la misérable population. Bientôt l'incendie, mis systématiquement aux maisons, aux couvents et aux églises, transforma la malheureuse ville en un monceau de ruines. La destruction fut si complète que dans le quartier de Linter il ne resta debout qu'une seule maison, qui a

conservé jusqu'à ce jour le surnom caractéristique d'arche de Noé. Après ces effroyables excès, où elle gaspilla ou détruisit des stocks de céréales suffisants pour la nourrir pendant plusieurs mois, l'armée alliée se mit en marche sur Louvain. Il ne semblait pas que l'ancienne capitale du Brabant pût offrir à l'envahisseur une résistance plus longue que ne l'avait fait Tirlemont.

Sa population était réduite à 11,000 habitants. Son énorme enceinte de maçonnerie, datant du XIV<sup>e</sup> siècle, était mal entretenue et, dans la nécessité de couvrir Bruxelles, le cardinal-archiduc n'avait pu jeter dans la place que deux régiments wallons, sous les ordres de Lancelot de Grobbendoncq, baron de Wezemaal, et du sire de Ribaucourt, le régiment irlandais du colonel Preston et le régiment allemand du comte d'Emden. La direction suprême de la défense, qui avec les compagnies bourgeoises, le corps d'étudiants volontaires, sous les ordres de Charles de Wignacourt, et les suppôts armés de l'Université, ne pouvait pas compter sur beaucoup plus de 5,000 hommes, avait été confiée à un vétéran des guerres d'Allemagne, Antoine Schetz, baron de Grobbendoncq, ancêtre de la maison d'Ursel.

\* \* \*

Heureusement l'ennemi avait perdu un temps précieux, en grande partie à cause de la mésintelligence entre le stadhouder Frédéric-Henri et les maréchaux français qui n'entendaient pas se plier aux nécessités d'un commandement unique.

Ce répit providentiel avait été utilisé pour organiser la défense, couvrir par des travaux de terre les points les plus faibles de la vieille muraille et aguerrir les milices. La crainte de voir leur ville subir un sort aussi affreux que celui de Tirlemont avait donné aux Louvanistes l'énergie du désespoir et une ardeur telle qu'ils n'hésitèrent pas à tenter des coups de main sur les avant-gardes ennemies. C'est ainsi qu'une troupe d'étudiants, conduite par Charles de Wignacourt, avait surpris les Français près de Battersenn, leur avait tué du monde et avait même ramené triomphalement en ville plusieurs prisonniers. Peu à peu la confiance était revenue aux bourgeois qui se rappelaient que, moins d'un siècle plus tôt, la vaillance de ses habitants avait quasi miraculeusement sauvé la ville d'un péril presque aussi grand, lorsqu'elle avait été assaillie, en 1542, par les troupes du duc de Gueldre, allié du roi de France.

Par une coïncidence, dans laquelle on se plaisait à voir un présage, ce fut précisément le 24 juin, jour anniversaire de ce glorieux fait d'armes que l'armée gallo-batave commença l'investissement de la place.

Tout naturellement ce fut dans le secteur compris entre les portes de Tervueren et de Malines, où le rempart était dominé par les hauteurs de Ter Banck, de la chapelle du Calvaire et du Roeselberg, que l'ennemi établit ses principales batteries et ouvrit la tranchée.

La garnison et les corps de volontaires, surtout les étudiants, ne restèrent pas inactifs et par des sorties répétées entravèrent les travaux des assiégeants. Aussi les sommations répétées de Frédéric-Henri restèrent-elles sans réponse, d'autant plus que le cardinal-archiduc venait d'encourager les Louvanistes à résister de toutes leurs forces en leur annonçant que des renforts venant d'Allemagne, sous les ordres de Piccolomini et de notre glorieux compatriote Jean de Weert, avaient déjà atteint Luxembourg et s'avançaient à marche forcée vers le Brabant.

\* \* \*

Le 27 juin, les batteries ennemies ouvrirent le feu et lancèrent sur la ville plusieurs centaines de projectiles, dont quelques-uns atteignirent même le quartier de la Grand'Place.



Le colonel Preston, comprenant que ce bombardement était le violent prélude d'un assaut, donna l'alerte. Bien que blessé à la jambe, le baron de Grobbendoncq se fit porter à l'endroit le plus menacé, entre les portes de Bruxelles et de Malines, où une haute tour, dite « *Verloren Kost* », permettait de surveiller les manœuvres de l'ennemi. Effectivement, à la nuit tombante, les ennemis assaillirent le rempart sur tous les points du secteur d'attaque; mais la garnison se trouvait sur ses gardes et déploya la plus grande bravoure. De part et d'autre on se battit avec un acharnement égal; à deux reprises les Français atteignirent la crête du rempart, mais chaque fois ils furent repoussés avec de lourdes pertes. L'humaniste Erius Puteanus, qui, du haut du Château-César, suivait avec angoisse les péripéties de la lutte, écrivait, dans le langage pompeux de l'époque, que « les murailles ressemblaient aux forges de Vulcain et que l'on eût dit que la ville était couronnée par la foudre ».

Le combat dura toute la nuit et ce ne fut qu'à l'aube que l'ennemi regagna ses tranchées laissant les talus du rempart jonchés de morts et de blessés.

Ce succès enhardit encore les assiégés et pour honorer tout spécialement saint Pierre, le patron de la ville, à qui les Louvanistes attribuaient la protection dont ils avaient joui, le baron de Grobbendoncq décida de célébrer la fête du prince des apôtres par une vigoureuse sortie pour détruire les tranchées les plus rapprochées de la muraille.

Cette entreprise bien combinée réussit parfaitement. Les Irlandais de Preston tombèrent sur un régiment anglais au service des Provinces-Unies et la lutte fut sans pitié. Les Wallons ne se distinguèrent pas moins et il fallut que l'armée ennemie s'ébranlât tout entière pour obliger les assiégés, ainsi devenus assaillants, à se replier, chargés de dépouilles, vers les remparts. Les tranchées autour de « *Verloren Kost* » étaient détruites et Frédéric-Henri dut demander une suspension d'armes de quelques heures pour enterrer ses morts et relever ses blessés.

\* \* \*

La nuit suivante, l'enthousiasme des Louvanistes fut porté son comble par l'arrivée d'un premier renfort. Cinq cents cheveau-légers wallons, chargés de munitions, étaient parvenus à déjouer la vigilance des assiégeants et, vers minuit, entrèrent en ville par la porte de Tirlemont.

Cette nouvelle redoubla le courage des assiégés; le 1<sup>er</sup> juillet, ils tentèrent avec succès une nouvelle sortie et eurent la joie d'apprendre, de la bouche d'un officier français fait prisonnier, que l'avant-garde de l'armée de secours avait déjà atteint Namur.

Le 3 juillet, le prince d'Orange, craignant d'être pris à revers, tenta un dernier effort pour réduire la place. Il fit hisser deux drapeaux rouges sur la grande batterie élevée près de la porte de Malines et fit tirer à toute volée sur la ville. Prévoyant une attaque générale, les assiégés restèrent sur leurs gardes pendant toute la journée et la nuit suivante. Soudain les canons de l'ennemi se taisent. Ce silence inaccoutumé inquiète d'abord les Louvanistes; craignant quelque surprise, ils se préparent à soutenir un assaut décisif. Précaution vaine! Le 4 juillet, au matin, les éclaireurs viennent annoncer au baron de Grobbendoncq que le camp ennemi est vide!

Frédéric-Henri s'était retiré le premier avec les Hollandais; les maréchaux de Châtillon et de Brézé suivirent son exemple, mais ne réussirent qu'à grand-peine à le rejoindre. Tandis qu'ils s'éloignaient, débouchaient des bois d'Héverlé les grands manteaux rouges des Croates de Jean de Weert, avant-garde de l'armée de secours.

Electrisés, les défenseurs de Louvain se lancent à la poursuite

des Français, les atteignent à Wygmael, où ils passaient la Dyle et leur tuent plus de deux cents hommes.

Le prince d'Orange s'était replié sur Aerschot et Diest, où les Français le rejoignirent; ils n'étaient pas au bout de leurs déboires; poursuivis et harcelés par la terrible cavalerie de Jean de Weert, à laquelle s'étaient joints les paysans qui, au dire d'un contemporain, « massacraient les fuyards comme des lapins », Français et Hollandais, complètement démoralisés et mourant de faim, jonchèrent de leurs cadavres les sables de la Campine. C'est à grand-peine que les survivants regagnèrent le territoire hollandais par Maeseyck et Ruremonde. Leurs malheurs ne s'arrêtèrent pas à la frontière; une effroyable épidémie de typhus les décima cruellement.

Les Français auraient voulu s'embarquer à Rotterdam, mais le manque de navires, puis des vents contraires, les retinrent au rivage pendant plusieurs semaines, ce qui les réduisit à la dernière misère, car les Hollandais ne se souciaient guère d'entretenir ces alliés devenus inutiles. Ce ne fut qu'au printemps suivant que les lamentables débris de cette brillante armée purent gagner les ports de la Manche.

\* \* \*

Telle fut la campagne de 1635 en Belgique. Elle fut grosse de conséquences. Le but principal de l'alliance gallo-batave avait été de profiter du mécontentement consécutif à la perte de l'indépendance dont nous avons bénéficié sous les Archiducs, pour détruire la souveraineté des Habsbourg dans nos provinces. Le résultat fut tout différent: le sac de Tirlemont et les atrocités accumulées par les envahisseurs ouvrirent les yeux aux Belges. Le cardinal-infant, considéré comme un sauveur, acquit une popularité semblable à celle dont avaient joui Albert et Isabelle et de nos jours encore, l'enseigne « *In den Prins-Cardinael* », surmontant la porte de mainte auberge flamande, rappelle le souvenir de ce gouverneur général.

Le cardinal-infant allait faire payer chèrement aux Hollandais comme aux Français leur tentative pour conquérir la Belgique. Il prend à son tour l'offensive dans le Nord, enlève à Frédéric-Henri ses conquêtes de l'armée précédente et le rejette sur le centre des Provinces-Unies. L'année suivante, il se tourne du côté de la France, pénètre jusqu'à Carbie et nos cheveau-légers wallons, rivalisant avec les fameux Croates de Piccolomini, vont fourrager dans la plaine de Saint-Denis, semant la panique dans Paris et faisant trembler dans son palais le grand cardinal.

Si, par suite de l'épuisement de plus en plus complet de l'Espagne, ces succès furent sans lendemain, il devait cependant s'y joindre un résultat durable au point de vue du développement dans nos provinces d'un acuit patriotique dont le distingué conservateur du Musée Plantin-Moretus, M. Maurice Sabbe, a fort bien montré l'expression dans la littérature du temps. D'autre part, la résistance héroïque de Louvain, cause principale de l'échec de l'invasion gallo-batave, avait sauvé la Belgique de la pire catastrophe, d'un démembrement qui l'eût coupée en deux tronçons asservis aux puissances voisines.

Ainsi par son attitude héroïque en 1635, comme plus tard par son rôle dans la révolution de 1830 et, enfin, par le suprême holocauste de 1914, Louvain, rempart de la Belgique, a bien mérité de la patrie.

Vicomte CH. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.



## En quelques lignes...

### « Kidnapping »

Le petit Claude est retrouvé vivant. Saint Nicolas peut passer dans les cheminées. Il n'y a plus que des cœurs délivrés. Il n'y a plus que des sourires heureux.

Ne disons pas trop de mal des hommes. Certes, la monstruosité du ravisseur d'enfants confond l'imagination la plus perverse. Mais pour un « kidnapper », ils sont des millions et des millions qui s'insurgent, avec une sorte de frénésie, à l'idée qu'un petit être sans défense pourrait être la proie de criminels sans scrupules. Toutes les brigades de police multipliaient, à Marseille et autour de Marseille, des efforts que soutenait la France tout entière. Et chez nous, en Belgique, et ailleurs, et partout, l'enlèvement du petit Claude fut ressenti plus cruellement que n'importe quel événement de politique internationale. On peut même avancer sans la moindre hésitation que le zèle déployé par les inspecteurs pour retrouver la trace du baby surpassa — et de loin! — le zèle qu'ils mirent, au lendemain de l'attentat contre le roi Alexandre, à découvrir les Oustachis tueurs et leurs complices.

Il y a quelque chose de reconfortant dans cet hommage unanime que nous rendons à l'enfance malheureuse. En exigeant que le châtement des « kidnappers » soit prompt et inexorable, les hommes manifestent hautement leur respect attendri pour la faiblesse qu'aurole l'innocence.

Pourquoi faut-il cependant que la rubrique des tribunaux se charge de nous édifier sur l'indulgence coupable dont témoigne le Code en faveur de certains bourreaux d'enfants? Dans le cas du petit Claude, l'opinion a été alertée — farouchement — par toute cette mise en scène mélodramatique de l'enlèvement. Mais qu'un pauvre petit être soit martyrisé, torturé, longuement, au fil des jours sans pain et des nuits sans chaleur, par une marâtre indigne, par des parents ivrognes : la justice n'exige pas un châtement exemplaire.

Si la justice est boiteuse, il faut la réformer. Contre les bourreaux d'enfants, armons-la de son glaive le plus dur. La peine de mort pour les « kidnappers »!

### Communiqués officiels

« On mande d'Addis-Abeba... »

« L'agence Stefani dément... »

Et voilà dans un cruel embarras les stratèges du *Café du Commerce*! Ils n'existent pas seulement dans un poncif. Mon libraire m'a confié qu'il avait vendu plus de cartes d'Abyssinie que de romans de Georges Duhamel, académicien. D'où je conclus que nos connaissances géographiques sont en raison directe de l'instabilité de la planète.

Mais il faudrait savoir où piquer les petits drapeaux. Après deux mois de guerre, on s'accorde généralement sur le fait qu'il y a deux fronts : celui du Tigré, celui de l'Ogaden. Pour le front du Tigré, les nouvelles ne sont pas trop contradictoires. Bien que des dépêches officielles de l'état-major du Négus aient signalé l'évacuation de Makallé, le même jour où les Italiens installaient, au sud de la ville, un aérodrome! Dans l'Ogaden, tout aussi officiellement, les Abyssins ont repris deux fois Gorahai, d'où télégraphient encore chaque jour des correspondants de guerre fixés à l'arrière des troupes italiennes! Et quant au ras Desta, s'il avançait à la cadence que lui prête le communiqué de Harrar, il y a longtemps déjà que son arrière-garde se serait

noyée dans l'océan Indien, par delà les plaines basses de la Somalie italienne.

Le Négus descend peut-être de Salomon. Il remonte sûrement à Tartarin.

Le plus drôle, c'est que les bourdes d'Addis-Abeba trouvent accueil dans toutes les gazettes. C'est à peine si de timides points d'interrogation marquent le scepticisme du contrôleur des dépêches de presse. Quand nos petits-neveux consulteront les collections de journaux des mois d'octobre-novembre 1935, ils seront édifiés sur notre sens de la critique historique.

Au fond, nous ne sommes pas des jobards. Nous sommes des partisans. Ce qui est plus suspect. Et tel journal — que je ne nommerai pas — n'imprime en capitales grasses la nouvelle d'une pseudo-victoire abyssine que pour soulager sa « sanction-chronique.

### Les coquardeaux sur le fumier

Un des distributeurs du Prix Goncourt confie, dans un quotidien, son hésitation grande : il n'est point, cette année, de candidat tout à fait digne. Ce n'est pas que la marée des romans accuse un reflux. Certaines maisons d'éditions (sans doute parce qu'elles traitent « à compte d'auteur ») jettent littéralement sur le marché les prétendants à la manne. On coupe les pages de tous ces bouquins : quelle déception!

Non! vraiment, le génie n'abonde point, cet hiver. Le talent même se fait rare. Alors, faute de génie et pour suppléer au talent, les jeunes auteurs font de l'obscénité. C'est ce qu'on pourrait appeler, d'un mot un peu vif, la queue de Céline.

Qui donc se scandalisait des crudités de Zola? Du train où vont les choses, l'Ecole de Médan sera bientôt la pourvoyeuse des bibliothèques paroissiales. Maupassant est bégueule, si vous le comparez à nos coquardeaux. Du haut de leur fumier, ils claironnent, ces petits pustuleux, leur marchandise stercoraire. Et comme, sur le terrain de l'immondice, il n'est pas difficile de dépasser le voisin, c'est une course à la fange : une course qui dégénère en « vautrement ».

Le papier souffre tout. Nous le savons fort bien. Il fut un temps cependant où l'obscénité n'avait droit à l'impression que dans des officines « spéciales ». Un libraire se serait cru déshonoré s'il avait mis en vente, dans la même vitrine, à côté des livres, des cochonnailles. Nous avons changé tout cela.

Il ne s'agit pas ici — et on le dit bien haut — de faire l'apologie du bonbon fondant, de la guimauve fade ou de l'eau-de-rose. L'art n'a que faire des pralines spirituelles. Mais il serait décent tout de même que la maison Gallimard — tant pis! le nom est lâché — se souvint des traditions glorieuses d'une *nrj*. Il y a eu Jacques Rivière. Et ce seul nom devrait mettre en fuite les coquardeaux sur leur fumier.

### Horoscope quotidien

C'est une mode nouvelle. Un journal à tirage sensationnel publie, chaque soir que Dieu fait, l'horoscope pour demain. Et il a soin d'ajouter que les fées réservent, « aux enfants qui naîtront dans la journée », tels ou tels dons plus ou moins catastrophiques. Du coup, les recettes vont baisser de Madame Josepha ou du fakir Takhry Bey qui sévissaient à la page des annonces. Mais la race des superstitieux n'est pas éteinte depuis les belles affranchies — les Tyndaris, les Leuconoe — que raillait doucement Horace, au sortir des consultations payantes chez le mage de Chaldée.

Les mages portent aujourd'hui lunettes et faux-col. Ils ont gardé leurs clients et du savoir-faire. Ce n'est pas dans les astres



qu'ils cherchent l'avenir, ni dans le marc de café, ni dans les lignes de la main. Ils se contentent de spéculer, avec un bonheur plus ou moins vif, sur ce que les mathématiciens appellent les « probabilités ».

Lisez, à titre de curiosité, l'horoscope du dimanche, de n'importe quel dimanche. Vous y trouverez des prédictions aussi savoureuses que celles-ci : « La journée de demain sera favorable au sport » (ce qui n'est vraiment pas sorcier, puisque le premier imbécile venu sait que les stades, les vélodromes, les courts de tennis seront livrés aux amateurs d'émotions sportives et dominicales)... ; ou encore : « Les automobilistes devront redoubler de prudence, un influx saturnien les exposant à des accidents parfois mortels » (et il n'est même pas besoin d'être infirmier dans un poste de secours, sur la route, pour savoir que huit accidents sur dix sont provoqués, le dimanche soir, par la grisurie de la vitesse... et des libations à l'hostellerie).

Il en va de même à la veille des bagarres politiques. Il paraît que les taches du soleil ne sont pas tout à fait favorables à M. Pierre Laval. Mais pour prédire des débats animés au Palais-Bourbon, il n'est que d'observer la tête chevaline de Léon Blum.

Horoscope pour horoscope : j'aime mieux celui que nous donnait, pour 2 centimes, dans mon enfance, le vieux joueur d'orgue de Barbarie. Quand il avait moulu la valse de *Faust*, il décrochait de sa boîte à musique un papier rose. Il n'y était question que d'amour et de bonheur. Le jeune homme blond ou la dame brune, messagers de joie, réaliseraient tous vos rêves. Vous seriez riche et bien portant...

Aujourd'hui, nous vivons tellement sous le signe de la catastrophe que les faiseurs d'avenir sont presque obligés de tenir compte, dans leurs pronostications, de la ruine, de la maladie et de la mort.

#### Pénétration en Chine par l'image

Le jésuite italien Matteo Ricci fut, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le vrai fondateur de la Mission de Chine.

On lui a reproché d'avoir fait bon marché des arguments de la prédication occidentale et des leçons du Christ de douleur pour accommoder son apologétique au milieu et devenir, avant le P. Lebbe, « un Chinois parmi les Chinois ».

Le R. P. Henri Bernard, S. J., met les choses au point dans le fascicule de juin de la *Revue d'histoire des Missions* et montre, au contraire, l'usage prépondérant que fit le P. Ricci de l'iconographie européenne pour favoriser la pénétration catholique.

L'empereur et les mandarins répugnaient, effectivement à la conception d'un Dieu humilié et s'effarouchaient — tout comme les fidèles des dix premiers siècles — devant le Crucifix, thème sensible développé depuis par l'art franciscain ; mais ils se montrèrent accessibles au motif du Rédempteur assis sur le trône du Jugement, d'un Christ-Roi, et particulièrement accueillants à la figuration de la Madone avec l'enfant Jésus, représentation à laquelle les avait habitués le type de la Koanin.

L'image de la sainte Vierge fut vraiment le talisman de l'apostolat et les missionnaires ont pu formuler : *Janua coeli, janua Sinae*.

#### Influence sur l'art chinois

« Les Chinois, estimait le P. Ricci, tout en étant très amis de la peinture, ne peuvent cependant atteindre à nos artistes... Il me paraît que la cause qui les empêche d'être éminents dans ces arts-là est la rareté ou l'absence de communications avec d'autres nations qui auraient pu leur venir en aide... Ils ne savent pas peindre à l'huile, ni mettre des ombres à ce qu'ils

peignent et ainsi toutes leurs peintures sont mortes et sans aucune vie... »

L'importation de l'imagerie occidentale devait permettre aux Chinois de s'en rendre compte.

En 1598, le P. Longobardi insistait sur l'expédition de nos tableaux de dévotion et illustrés pieux : « On tient ici ces ouvrages pour très artistiques et subtils parce qu'ils possèdent les ombres qui n'existent pas dans les peintures chinoises ». Et le P. Ricci constatait, dans une lettre de 1605, à propos des estampes d'Anvers : « Les Chinois restent stupéfaits de nos livres d'images qu'ils pensent être sculptées, et ils ne peuvent se persuader qu'elles sont dessinées ».

Avec cette conséquence que ce qui, dans la peinture chinoise, naturellement linéaire, s'est — malencontreusement ou non — introduit de relief, par l'usage de la perspective et du clair-obscur, dérive de ces poncifs du grand art occidental exploités à Anvers par des artisans secondaires.

#### Peinture au couteau

A New-York, dans les restaurants de luxe, les dames trouvent, sous la mitre de leur serviette, une boîte grande comme une boîte d'allumettes. Dans ce minuscule coffret elles découvrent quelques rectangles de toile. A quoi cela peut-il bien servir ? Lisez le prospectus : « Mesdames, essuyez vos lèvres, charmantes et peintes, avec ces petites pièces de tissu. Vous épargnerez ainsi nos serviettes que le rouge aux lèvres macule de taches indélébiles. »

Dociles, les soupeuses de New-York purifient avec ces nouvelles serviettes leurs bouches saignantes. Chez nous, la clientèle féminine des restaurants montrerait-elle tant d'obéissance ? Elle est un peu comme les chèvres, qui vont toujours où on ne veut pas les mener...

Quant à nos serviettes de table, elles ont suivi le sort de notre budget et de nos menus : elles se sont fort rapetissées. Gardez-vous, dans vos armoires, avec des sachets de lavande, quelques piles de linge de table d'autrefois ? Quelques serviettes, ornées, par mains patientes des aïeules, d'initiales entrelacées, de jours, de broderies ? Et si amples qu'on en tirerait bien quatre serviettes du format actuel ? Il y a un demi-siècle, c'étaient presque des draps de lit. Aujourd'hui, ce sont des mouchoirs de poche. Mais, où sont les goinfrailles d'antan ? les repas de famille, à Pâques, à la Noël, à quatre étages ? La large serviette, nouée au menton des dîneurs, en voyait de toutes les couleurs.

En ces temps friands et naïfs, l'art de se farder était l'apanage des artistes et des dames de petite vertu. Un nuage de poudre suffisait aux jeunes filles. Quelle honnête femme, alors, eût osé se requinquer en public ? A présent, les fillettes et les aïeules se fardent tout le long du jour et partout. Au restaurant, en tramway, même à l'église, nos Célimène et nos Agnès étalent leurs palettes diaprées — bleu, blanc, rouge, violet — toute la gamme ! Ce n'est plus le léger frottis de jadis. Après l'aquarelle, c'est la peinture cubiste, au couteau, à la palette, le crépissage. Le fard est devenu une pudeur. Se montrer sans voiles sur la plage n'effraye plus nos élégantes. Mais, paraître sans rouge aux lèvres, sans mauve aux paupières, quel attentat aux bonnes manières !

Épargner les serviettes des restaurants, c'est très bien ! Épargner les joues des maris, des frères, des fiancés, ce serait encore mieux. Le rouge dont se carminent les lèvres féminines est d'une ténacité diabolique. Pour effacer les zéros qui décoraient son visage, je sais un fiancé qui, dernièrement, dut se passer le museau à l'essence.



### Le gagnant du dixième

Ce pauvre bougre avait pris un dixième de billet. Le matin, il se précipite sur son journal. Son billet y est, et pour un gros lot, encore! Il titube, il bégaye, il appelle sa femme. Aux cris, accourent les gosses. On épelle, on se trompe, on rectifie :

— C'est ça... Ce n'est pas ça... Il y a un zéro... Non, c'est un neuf!...

Enfin, on reconnaît que Papa a gagné. On le surexcite. Il faut aller chercher le magot sans retard, car on a, ici et là, une ardoise : chez le boucher, chez le crémier, chez le tailleur... On doit un terme. On n'ose plus passer devant la loge de la pipelette le front haut. Mais, maintenant qu'on est doré sur toutes les coutures, la honte va se changer en gloire. Dialogue :

— Mets ton habit des dimanches!

— Tu crois, Bobonne, que c'est assez? Si je mettais celui de mon mariage?

— Oh! chéri, il est mité!

— Quelles godasses?

— Les vernies!

— Non, elles me font mal au petit doigt où j'ai l'œil-de-perdrix.

— Mon lapin, il faut bien souffrir quelque chose.

Le lapin part, s'en va à la banque qui lui a vendu son dixième. Elle entr'ouvre à peine ses volets de fer. Il importune les commis matinaux. On les relève. Il attend sur une banquette, devant des guichers muselés. Sous ses souliers vernis les hommes de peine promènent des serpillières mouillées, sèment de la sciure. On épousète, on frotte les cuivres à la pâte de sabre : il en rejailit quelque chose sur son nez.

Dans le vent des plumeaux et des aspirateurs, lui rêve aux embellissements de sa vie. Finis les jours de sueur et de misère! On va se la couler douce, lui et sa nichée. D'abord, on va changer de logis, acheter en banlieue une de ces villas à girouette, où les water sont dans une tourelle armoriée. Il y aura des hortensias sur la pelouse, des boules de verre, des agrès pour les garçons, un tennis pour les filles, une serre, un bassin, une tortue et un jet d'eau. Il y aura des lapins, un paon qui criera : « Léon! Léon! », des poules...

Il y a trois heures que le pauvre bougre attend dans les aspirateurs et les serpillières. Il implore le groom :

— Quand est-ce donc qu'on ouvre?

— J'sais pas, m'sieur, fait le titi, les patrons ont joué des gambilles!...

... Telle est l'histoire d'un ouvrier parisien qui avait acheté un dixième de billet dans une banque. Il gagna, mais les banquiers ayant levé le pied et l'Etat ne garantissant pas les dixièmes de billet, il en fut pour ses illusions et son argent.

### Beauté, idée fixe

Il a fallu que M. Abel Hermant et son ami Commode s'en allassent à Venise pour s'apercevoir que les femmes, à l'heure actuelle, se laissent dominer par une idée fixe : celle de leur beauté qu'elles surveillent sans cesse, de leur jeunesse qu'elles tâchent de prolonger.

Mais il n'est point nécessaire de franchir les Alpes et de s'asseoir dans le hall d'un hôtel à fréquentations cosmopolites pour remarquer qu'il s'agit d'un mal universel. Le maquillage n'est plus une mode : c'est une manie qui et se traduit par des réflexes aussi inconscients que fréquemment renouvelés. Même les conversations intimes s'en ressentent, et l'humeur de cer-

taines qu'une ride, au tour de taille, un acné rendent spleenétiques des mois durant.

Ce vent de folie qui fait tourner tant de têtes, cette idée fixe est d'ailleurs entretenue par le livre, par le journal, par la revue à prétentions esthétiques. Et voilà le mal qu'il faut dénoncer! Ce ne sont plus que recettes de beauté, propos saugrenus, conseils de chirurgie faciale. A croire que les femmes n'ont rien de mieux à faire dans la vie que de se préoccuper de leur aspect extérieur.

Il y a, du reste, maldonne. Car, à force de se tracasser au sujet de leur beauté, les femmes se privent de cette sérénité dans laquelle s'épanouiraient bien plus sûrement leurs dons physiques. Ce n'est pas tant par le dehors que par le dedans qu'elles pourraient acquérir ce rayonnement, cet éclat, ce charme qui expriment et séduisent bien mieux que la beauté conçue selon les canons d'une mode aux contradictions arbitraires... ou intéressées.

Le secret de l'éternelle jeunesse ne réside pas dans une crème de beauté, dans une lotion au lait d'ânesse, dans les fards inventés par un pseudo-médecin viennois, dans une opération qui supprime les rides et rétrécit le champ de dévastation de la patte d'oie. Il est dans l'art de bien utiliser son intelligence et son cœur.

Aussi bien ne comprend-on pas que les femmes se laissent pareillement dégrader par une presse mercantile qui, sous prétexte de flatter leur penchant à la coquetterie, est la plus sûre pourvoyeuse des instituts où l'on soigne nos modernes névro-sées. Sans compte, que les marchands de poudres et de pâtes y trouvent, d'abord, leur compte — et qui ne vaut pas cher.

### Une future sainte

Il semble qu'historiens et biographes se soient donné le mot pour reparler, ces moments-ci, de Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. Par une coïncidence qui ressemble à un dessein providentiel, tous la nomment sainte et voient se dessiner, autour de la tête abattue par le bourreau, l'auréole.

Sans doute l'Eglise ne tardera-t-elle pas à élever sur les autels celle qui mérite à tant d'égards le renom de sainteté.

Le philanthrope Monthyon aurait souhaité voir le buste de cette noble princesse placé à la porte de l'église Notre-Dame avec cette inscription : « La Vertu ». La statue existe. Sous la Coupole. Mais il est bien vrai qu'au parvis d'un temple sacré elle eût symbolisé à merveille le bien que fit, par l'intensité de sa vie intérieure et par le courage de sa mort, cette grande chrétienne. Il lui fallut peut-être plus de volonté et d'héroïsme pour vivre comme elle a vécu que pour mourir, un soir de mai, vaillante, sur l'échafaud. Du fond de son Carmel, Madame Louise de France disait à propos de sa nièce : « Je connais le pays qu'elle habite : les plus pures vertus y ont besoin de solides appuis. »

La haute conscience qu'avait la sœur de Louis XVI de ses devoirs fraternels ne suffisait pas à les lui rendre faciles. Elle devait y ajouter les ressources et le ressort d'une âme profondément religieuse.

C'était d'une religion très éclairée que Madame Elisabeth cherchait les secours nécessaires. Fort intelligente, elle arrêtait son esprit sur des écrits de Rodriguez et de sainte Thérèse d'Avila. Sa culture était étendue. Dans ce Trianon où Marie-Antoinette jouait à la bergère, sa belle-sœur remplissait ses journées de lectures et de travaux sérieux, d'œuvres de charité et de méditations. D'ailleurs, cette existence volontairement recluse et austère ne constituait nullement un blâme pour la vie qu'on menait à Versailles. Madame Elisabeth fut la plus sûre amie de la reine infortunée, celle qui sut le mieux déceler, sous des apparences frivoles, l'âme vraiment royale de « l'Autrichienne ».



On reste frappé du sens social que la sœur du roi manifestait dans un temps et dans un milieu où la charité n'était le plus souvent qu'une offensante bienfaisance. Ce qu'elle comprit à merveille, c'est que le monde bénéficie plus de la ferveur du cœur que des agitations extérieures. Fidèle à une promesse qu'avait faite Louis XIII à la Madone, le descendant des rois de France créa une association mystique dont les participants s'engageaient à réserver, chaque année, une somme d'argent proportionnée à leur fortune pour l'affecter à telle œuvre qui leur paraissait la plus agréable à Dieu : élever deux enfants pauvres et ériger un autel au Cœur de Marie. Le but de cette Association était le maintien de la religion en France. Reprenant ainsi l'engagement de sainte Marguerite-Marie, Madame Elisabeth se fit l'ardente propagandiste de la dévotion au Sacré-Cœur.

Sa mort fut un témoignage et un sacrifice. Témoignage et sacrifice aidèrent au salut de la patrie. De combien d'âmes n'ont-ils pas opéré le rachat, en leur montrant la voie douloureuse et royale de la grandeur?

## M. Adrien de Meeüs lance une nouvelle bombe

Si l'expression n'avait déjà beaucoup servi (or M. de Meeüs a horreur des poncifs), nous dirions de cet essayiste qu'il est un amateur distingué. Voici quelque sept ans, une *Histoire de Belgique* jetait le désarroi dans le monde très fermé des historiens patentés. Quelqu'un qui n'était pas de stricte observance, un franc-tireur, une sorte d'*outlaw* se permettait de dire son sentiment sur la Révolution des Pays-Bas, la politique des ducs de Bourgogne et la formation des villes au Moyen âge. Raca sur lui! M. de Meeüs ne dédaigne pas le scandale. Il se contenta de sourire. Ce qui le fit ressembler davantage à Méphistophélès. Puis, il fit illustrer son manuel d'histoire. Et il se lança dans les affaires de banque.

À l'époque des vaches grasses, on eût dit de cet historien amateur passé financier qu'il « boursicotait ». Aujourd'hui, on admet plus volontiers qu'un monsieur qui se penche sur le cours des métaux et sur la cote des valeurs étudie la conjoncture. Puisque les spécialistes s'étaient donné tant de mal pour nous apprendre les mille et un moyens de perdre notre argent, M. de Meeüs ne voyait pas pourquoi on lui refuserait le droit d'ouvrir une rubrique d'information financière. On a eu la curiosité de lire, à l'occasion, les conseils qu'il y prodigue chaque semaine : ils offrent ce double avantage d'être étonnants et spirituels. A suivre M. de Meeüs, vous écornerez peut-être votre patrimoine, mais vous le ferez sans ennui. C'est quelque chose.

*Le coup de force de 1660* paraît à la devanture du libraire. Autre avatar : M. de Meeüs s'improvise historien des lettres. Et quand on dit « s'improvise », on n'a pas tout à fait raison ; car le volume dont il s'agit, s'il ne pêche point par excès d'érudition, témoigne d'une connaissance fort avertie des œuvres et des hommes du Grand Siècle —, et d'aventure, des autres.

\* \* \*

Il nous faut cependant commencer par chercher à l'auteur une querelle de cuistre.

Le sourire de M. de Meeüs — ce sourire qui s'étale, chaque matin, dans un placard publicitaire de la *Nation belge* — trahit, de toute évidence, une intention de fronde, le désir d'étonner. Et la thèse que soutient, de la première à la dernière page, l'essai d'histoire littéraire dont nous avons le plaisir de rendre compte peut paraître, en effet, étonnante. Or M. de Meeüs n'a rien inventé. M. Henri Peyre, *Assistant Professor* de français à l'Université de Yale, avait, il y a tout juste deux ans, dans un petit volume médullaire : *Qu'est-ce que le classicisme?* exprimé la plupart des idées qui sont défendues par notre compatriote. Il reste que M. de Meeüs garde le mérite singulier d'avoir romancé, mis en scène, chargé de vie un des moments les plus passionnants de l'histoire des lettres. Et il est bien certain que M. Peyre, en raison de ses intentions didactiques, ne pouvait espérer une audience aussi large, aussi amicale que M. de Meeüs.

Cette question de priorité mise au point, examinons d'un peu plus près la thèse du *Coup de force*. Elle consiste essentiellement à accentuer le divorce entre romantisme et classicisme.

— Ceci n'est pas neuf, me dira-t-on.

L'antithèse classique-romantique doit remonter à Goethe, s'il faut en croire une confidence du Weimarien à Eckermann. En tout cas, les romantiques n'ont pas manqué de la souligner. Ce qui distingue M. de Meeüs, c'est l'interprétation qu'il donne de ce divorce. Pour lui, — et nous reprenons les termes mêmes de sa définition, — « le romantisme est l'état normal et spontané de toutes les littératures ». Il suffira de renverser ces termes : et nous serons amenés à conclure que le classicisme se ramène à la primauté de l'ordre, de la discipline, de la raison.

Mais cette idée-là même, on se souvient de l'avoir lue quelque part, développée avec quelle éloquence! Arturo Farinelli, le maître du comparatisme italien, y insiste longuement dans les premiers chapitres d'un ouvrage, d'ailleurs admirable, sur le romantisme latin. Et si le romantisme est bien « l'explosion des forces autonomes de l'esprit » (en acceptant cette autre définition, on ne croit pas trahir M. de Meeüs), rien d'étonnant qu'il se répète à l'infini, à travers toutes les littératures. On en revient à la thèse de Deschanel, — le père de « l'autre », comme disait un mauvais plaisant : savoir, qu'on risque fort, pourvu qu'on s'y applique avec quelque intention, de découvrir, chez tous les écrivains, une prédominance de la sensibilité sur les autres facultés de l'âme.

Mais il y a autre chose dans l'Introduction de M. de Meeüs. Et c'est l'invention — j'appuie sur le mot — des pseudo-classiques. Nous ne sommes plus sur le terrain de l'antithèse toute simple, toute nue. Nous sommes, si l'on veut, devant un trinôme. Or c'est ici que la diabolique habileté de l'auteur se découvre et nous déconcerte.

Inventer, à côté des classiques et des romantiques, les pseudo-classiques, c'est se ménager la plus commode des portes de sortie. Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle français va s'y engouffrer. Ce qui ne prouve rien contre Voltaire. Mais ce qui suffirait à prouver, s'il en était besoin, que M. de Meeüs est un fort habile casuiste.

A tout prendre, d'ailleurs, on est assez d'avis qu'une thèse doit se juger, non sur sa vraisemblance, mais sur son argumentation. Ce mot d'« argumentation » ne doit pas prêter à équivoque. Il s'agit de voir si nous avons affaire à un maître ouvrier, si cela est construit, étagé, si cela « tient ».

A cet égard, il serait difficile de ne pas rendre les armes. Dans la présentation d'un sujet qui n'est pas neuf, M. de Meeüs déploie les mille ressources d'un esprit vif, alerte, prime-sautier. L'avocassier a des grâces légères. Il pose parfois. Il ne pèse jamais. La langue est drue, correcte. Et le pittoresque en est banni. Parce que le pittoresque serait ici hors de saison. L'auteur possède ce rare talent de simplifier les problèmes. Au détriment, on le



regrette, de la vérité. Mais qui le regrette? Le pédant. L'honnête homme, lui, veut avant tout voir clair. M. de Meeüs l'y invite avec une désinvolture pleine d'astuce et cette fausse naïveté qui ravit et qui dupe les plus défiants.

\* \* \*

Ce n'est pas notre propos de discuter, point par point, les divers attendus de ce procès en révision. Car il s'agit bien de déplacer les perspectives, de déranger la sacro-sainte ordonnance du jardin des lettres, de soulever deux ou trois perruques à manteau et de prendre en flagrant délit d'ignorance l'historiographie officielle.

— Ah! vous croyez, bonnes gens, sur la foi des manuels et du pense-bête de M. René Doumic, que Boileau, Corneille, Racine, La Fontaine sont des personnages vénérables, dignes d'être « bustifiés » en des poses solennelles, pour l'édification des générations de potaches! Détrompez-vous. Je vous présente Racine, ce noceur, Boileau, mystificateur né, La Fontaine, un bohème. Il y a bien Corneille, homme plus sage. Mais que dire de Molière, de Molière qui épousera la fille de son ancienne maîtresse, provoquant ainsi contre lui une accusation d'inceste, de Molière qui voudra garder, après son mariage, un double ménage, au grand scandale des dévots, les vrais comme les faux?...

A parler franc, M. de Meeüs, qui conserve un esprit d'escolier turbulent, insiste plus que de raison sur ce « fauvisme » des grands classiques. Si la légende les a transformés en professeurs à perruque, c'est que « classique » signifie aussi modèle, modèle à proposer aux jeunes gens dans les classes. Par la vertu de leur génie, Racine, Corneille, Bossuet (qui aimait le bon vin), Boileau, La Fontaine, La Rochefoucauld se sont trouvés promus à une dignité qu'ils n'ambitionnaient guère. L'histoire littéraire est devenue une tarte à la crème. C'est la faute aux pédagogues. Taine a écrit à ce propos une page inoubliable. Mais M. de Meeüs pourrait croire que nous l'accusons d'avoir composé son beau livre comme un centon, à la façon d'une mosaïque. Il n'en est rien.

« N'est pas romantique qui veut. On le devient. On le devient par une sorte de victoire idéale sur les démons intérieurs de l'inquiétude, de la contradiction, du doute, du romantisme enfin. » Je m'aperçois que je me cite. Et je me cite dans le moment où je commentais Henri Peyre. Ce qui suffirait à prouver que la guitare est bien la même.

Il faut cependant rendre cette justice à M. de Meeüs qu'il s'est attaché, le premier, à mettre en valeur le côté politique de la révolution classique. Louis XIV est fréquemment allégué. Il semble, en effet, que son rôle ait été prépondérant. La protection royale garantissait aux écrivains d'esprit nouveau, sinon le suffrage du public, du moins la liberté de s'exprimer sans réticences.

Mais où M. de Meeüs me paraît moins heureux, c'est quand il s'efforce de délimiter la notion historique de public louis-quatorzien. A l'époque dont il s'agit, le public qui lit, c'est — à peine — deux ou trois mille personnes. La France littéraire n'existe pour ainsi dire pas. Il y a Paris, quelques ruelles, quelques salons. Il y a Versailles. Pour corser son récit, pour rendre plus dramatique le coup de force de 1660, plus sensationnelle la victoire de quelques-uns contre tous, M. de Meeüs a tendance à s'exagérer le nombre des adversaires que les classiques durent culbuter sur la route.

Ces réserves faites (et nous avons surtout marqué les réserves), il reste que l'histoire du classicisme français gagne à être présentée au grand public sous cet éclairage à la fois habile et nouveau. Je n'hésite pas à dire « nouveau ». Car, là où M. Peyre a donné

l'impression de l'érudit qui recommence à rouler le rocher de Sisyphé, M. de Meeüs crée l'illusion de la facilité heureuse : d'un seul coup, il a transporté la lourde pierre au sommet de la montagne. Nous avons envie d'applaudir. Comme au cirque.

\* \* \*

La révolution classique n'est envisagée, dans ce brillant essai, qu'au point de vue de la France. Chaque fois qu'il s'est permis une incursion dans le domaine des littératures étrangères, M. de Meeüs a révélé les lacunes de son information. On songerait à peine à lui en faire grief, si quelques jugements par trop sommaires n'appelaient une rectification immédiate.

La littérature française du Moyen âge elle-même n'est pas familière à notre auteur. Quant à ce qu'il avance de l'Espagne ou de l'Italie, mieux vaut ne pas insister. Tout ce qui concerne l'antithèse classique-romantique est vrai, à condition de nous en tenir strictement sur le terrain où M. de Meeüs nous entraîne. Cela veut dire que, de 1660 à 1690, la France de Louis XIV a réalisé un ensemble complexe, plus littéraire qu'artistique, à peine philosophique (M. de Meeüs a très finement caractérisé l'influence de Descartes, ce « ver dans le fruit ») et, au premier chef, politique. Rien n'indique cependant que, sur le terrain des autres littératures modernes, voire des littératures antiques, l'argumentation brillante du *Coup de force* aurait quelque pertinence. Qu'est-ce que le classicisme grec? Les Croiset n'ont jamais essayé de le délimiter. Virgile et Tite-Live peuvent être considérés comme de purs romantiques, s'il est vrai qu'ils vivent d'un rêve nostalgique, tournés vers un passé qu'ils idéalisent. Le classicisme italien est une période d'imitation servile. (Il est vrai que M. de Meeüs se tirerait d'affaire en alléguant le pseudo-classicisme.) L'Espagne a son siècle d'or; mais il serait inouï de rapprocher Lope de Vega de Jean Racine. Quant à l'Angleterre, elle diffère tellement de la France qu'on ne saurait faire un tort plus grave à Corneille que de le comparer à Addison; et, de même, Congreve nuit à Molière, les *Fables* de Gay à La Fontaine, Tillotson à Bossuet, lord Chesterfield à Sévigné, l'*Essay on Criticism* de Pope à l'*Art poétique*.

J'ai particulièrement goûté, dans le *Coup de force*, la troisième partie. Et c'est, d'ailleurs, l'ossature et la moelle de cet essai. Par contre, les derniers chapitres, qui traitent du XIX<sup>e</sup> siècle, seraient à réviser. Ils portent témoignage d'une information superficielle. Pour les faire rentrer dans son argumentation, M. de Meeüs abuse du raccourci et de l'approximatif.

Enfin, on voudrait se permettre une remarque de « pion ». Le livre est bien imprimé, la typographie flatte l'œil; mais il est une faute qui revient avec tant d'insistance, avec une si opiniâtre régularité qu'il serait difficile de l'imputer à la composition mécanique. Je la signale d'autant plus volontiers qu'elle tend à s'implanter parmi nous. Pourquoi l'accent circonflexe coiffe-t-il la lettre *u* du passé défini (il « *fût* »), tandis qu'à l'imparfait du subjonctif, où l'accent est de rigueur, on lit : *qu'il* « *fut* »?

M. de Meeüs prend de trop jolies libertés avec l'histoire littéraire conventionnelle et figée pour que nous lui pardonnions de prendre avec la grammaire ou l'orthographe de moins excusables licences.

Sans partager toutes les idées du *Coup de force* (l'auteur serait mari de ce certificat de conformisme), on a plaisir à répéter, en guise de conclusion, qu'il est fort heureux, vraiment, que les loisirs d'un siècle agité et morose permettent à M. de Meeüs de piétiner avec tant de joyeux entrain les plates-bandes des spécialistes.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.



## Du nouveau sur Van Helmont

M. Nève de Mévergnies, professeur à l'Université de Liège, vient de consacrer à *Jean-Baptiste Van Helmont, philosophe par le feu* (1), un ouvrage qui risque bien de porter le trouble dans les trois tribus parallèles des Helmontolâtres, des médecins anticléricaux et des admirateurs de gloires frelatées. Trois mythes helmontiens se sont, en effet, solidement implantés dans notre histoire nationale : Van Helmont, émule de Descartes et précurseur de la philosophie, de la chimie et de la biologie modernes, victime d'une Inquisition barbare et de l'obscurantisme religieux, génie méconnu d'une Belgique ingrate. Les passions linguistiques se sont greffées sur cette triple et turgide excoissance pseudo-scientifique, et ont tressé une couronne de lauriers à l'entour de la tête de celui que Gui Patin appelait : « ce méchant pendent flamand. »

Entreprise en de telles conditions et toute pénétrée d'affectivité contagieuse, il est clair *a priori* que la restauration helmontienne, à laquelle ont contribué de nombreux travaux de très inégale valeur, ne pouvait être que précaire. La plupart des études consacrées au philosophe de Vilvorde n'ont fait que déposer une couche de couleur supplémentaire sur le masque de Van Helmont déjà mystérieusement fardé par la légende. En outre, par manque de formation et de compétence philosophiques, les helmontiens, si bien intentionnés qu'ils fussent, sont passés à côté du centre du système de Van Helmont, ont présenté, comme vue d'ensemble de sa pensée, des aspects très partiels, sommairement et indûment étendus, et ne voyant en elle, à l'aide d'une optique grossissante que l'expression enchoative, mais nette, d'une physiologie, d'une chimie, ou d'une physique, voire même d'une astronomie, géniales, ont ainsi faussé toute sa perspective. Or Van Helmont se dénomme lui-même *philosophus per ignem* et les indices d'hermétisme, cette « philosophie » ésotérique qui a d'étroites affinités avec ce que nous appelons aujourd'hui théosophie, sont apparents dans son œuvre. Les helmontiens se tirent d'affaire en reléguant à l'arrière-plan ce pseudo-mysticisme magique et, ce faisant, mettent entre eux et Van Helmont un écran qui leur permet quelques fantaisies historiques. M. Nève de Mévergnies a patiemment dépouillé toute cette littérature helmontienne, souvent farcie d'anticléricalisme et de ce que les disciples de Victor Ernest appellent rationalisme, en prêtant contradictoirement à ce mot une nuance sentimentale exclusive. Citons joyeusement et au hasard : « les Belges alors aveuglés, garrottés par l'opium sacré des évêques et des abbés » (*sic*) ; « Van Helmont ne pouvait échapper aux rigueurs que l'Eglise catholique, toute puissante à cette époque, réservait à ceux qui, proclamant les droits de la raison, mettaient en péril l'empire que, de tout temps, elle a voulu s'arroger sur l'humanité ». Il a eu le beau courage d'étudier minutieusement le *Corpus Helmontianum*, et les archives inédites du procès de Van Helmont conservées à l'archevêché de Malines. Bon thomiste et fin bergsonisant, il s'est placé d'emblée, comme le fait saint Thomas et le recommande Beryson dans son admirable conférence sur *l'Intuition philosophique*, mais avec toutes les précautions d'érudition requises, au cœur même de la « philosophie » de Van Helmont. Et subitement, cette étrange figure

s'est illuminée jusqu'en ses moindres détails : toutes les prétentions scientifiques du philosophe de Vilvorde que tant de dithyrambes gonflés ont célébrées à l'envi, ont été replacées à leur vraie place et ont rayonné à l'entour de ce centre. La thèse de M. Nève peut se résumer en une phrase : la science de Van Helmont est le prolongement direct de sa « philosophie » occultiste et a été radicalement viciée par elle.

Van Helmont, nous montre-t-il, est un adepte, un promoteur du grand œuvre, un artiste, un fervent de la projection ou de la transmutation des métaux. Comme tous les occultistes, il se prétend détenteur des secrets de la nature : l'art de guérir est pour lui une authentique et miraculeuse révélation de Dieu à qui s'en montre digne. Il professe un culte troublant pour le « Fourneau philosophique » dans lequel s'effectue la mystérieuse, cuisson d'où doit sortir la pierre philosophale, et qu'il appelle selon le rituel magique, *Athanas*. Dans sa *Venatio scientiarum*, il nous conte comment, un jour assis à côté de son Athanas, il reçut une illumination intérieure qui transforma sa vie, lui montra la vanité des recherches spéculatives et l'orienta définitivement vers l'exploration des arcanes de l'Art Sacré, du sens profond des choses dissimulé sous les apparences naturelles et obturé par l'exercice d'une raison orgueilleuse. Plein d'un enthousiaste messianisme hermétique, il attendait la venue de l'Elie biblique que les adeptes tenait pour un des premiers mages. Ses démêlés célèbres avec le clergé proviennent précisément de ses tendances occultistes avérées, et M. Nève montre, en toute clarté, preuves objectives en main, que l'Eglise, loin de s'effrayer du développement d'une science « qui devait — comme le dit aimablement un thuriféraire — détruire le système de recettes sur lequel s'appuyait la prospérité de ses églises et de ses couvents », a été animée, en condamnant Van Helmont, beaucoup plus par le souci du salut intellectuel que par « le soin du salut spirituel des âmes confiées à sa charge » : l'occultisme n'est-il pas « encore plus menaçant pour la science que pour le dogme » ?

Démêler les affleurements théoriques de l'Hermetisme dans l'immense fatras que constituent les textes helmontiens n'était pas facile : il fallait du doigté, du flair, de la probité, un sens agité des nuances. M. Nève y a réussi au delà de toute espérance, et on peut assurer que la véritable restauration helmontienne commence avec son travail. Le panorama qu'il nous trace des doctrines de Van Helmont est remarquable d'exactitude et de clarté. Sous le voile socratique de la connaissance de soi que professe Van Helmont, il discerne une véritable théorie occultiste de la connaissance « où le romantisme et l'ésotérisme se camouflent, avec autant de naïveté que de pittoresque, en une sereine et froide réflexion sur les données immédiates de la conscience ». L'exaltation de l'intelligence et de facultés intuitives que prône le philosophe par le feu, ne doit pas faire illusion : il s'agit bien, d'après les textes, d'un véritable et inquiétant illuminisme visionnaire. Retrouver la science adamique, recouverte par un fatras de syllogismes ambitieux, en faire jaillir les débris déposés en l'âme sous forme d'obscures réminiscences, tel est le but de la philosophie.

Mais une telle tentative ne peut s'effectuer que par une grâce supérieure. Et Van Helmont de citer fréquemment la phrase célèbre de l'apôtre Jacques : *omne donum perfectum a Patre Luminum*. Toutes les autres parties du système helmontien sont commandées par cet illuminisme semi-magique. La psychologie helmontienne, par exemple, divise l'homme en trois parties : le corps matériel régi par un principe spécial et secret nommée *archée*, l'âme sensitive, rançon du péché d'Adam, source d'erreurs et de mensonges, l'âme spirituelle, reflet de la lumière divine, image parfaite de Dieu, naturellement en communication avec Lui, pourvu que, par un effort de concentration intérieure,

(1) Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fasc. LXIX, Liège et Paris, 1935, grand in-8°, 232 pages.



l'homme écarte les impédiments du sensible et attend patiemment de Dieu l'illumination qui « seule peut nous livrer tant le secret de nous-mêmes que la clé des choses ». L'art de guérir provient lui aussi d'une grâce illuminatrice : la science médicale enseignée dans les écoles n'est qu'empirisme grossier et maladroit. Le médecin est un prédestiné, il est marqué du sceau divin : sa tâche est de combattre la maladie; entrée en nous avec le péché originel, au moyen d'une panacée universelle, appelée *Alkahest*, et connue des seuls adeptes, et de prolonger la vie humaine par la vertu d'un élixir, connu également des seuls initiés, et fabriqué, selon des recettes spéciales, en traitant le bois du cèdre, lequel est né, par volonté divine, de la puissance de l'Arbre de vie qui ornaît le Paradis terrestre. L'hermétisme de Van Helmont s'accuse et émerge nettement encore dans sa pharmacologie qui célèbre la vertu des plantes et des pierres recelant « quelques-unes des merveilles oubliées de l'Eden ».

Van Helmont s'avère ainsi le champion de l'occultisme en plein XVII<sup>e</sup> siècle. Loin d'être un précurseur de la pensée moderne, il se situe à côté des cabbalistes mieux connus : Paracelse ou Pic de la Mirandole. Il n'a servi ni la science de son temps ni celle de l'avenir, car, comme le dit Bergson dans les *Deux Sources* : la magie est l'inverse de la science et le grand obstacle contre lequel le savoir méthodique eut à lutter. En réalité, la gloire de Van Helmont n'est ni médicale ni scientifique. Son titre essentiel à figurer dans l'histoire est d'avoir participé à ce grand courant de philosophie hermétique qui, apparu dès avant Hermès Trimégiste, continue à faire déferler ses eaux dans l'ésotérisme d'un Edouard Schuré, la théosophie d'Annie Besant ou de M<sup>me</sup> Blavatsky, et dans tant de pseudo-religions contemporaines. Viennent s'y mirer non seulement les « loufoques », mais, comme le remarque avec finesse M. Nève, d'illustres esprits séduits par l'appât du merveilleux : Pythagore, Démocrite, Apollonius de Tyane, Roger Bacon, Raymond Lulle, Pic de la Mirandole, Campanella, François Bacon, Spinoza, Leibniz, etc. M. Nève de Mévergnies a découvert là un véritable filon inexploité encore : celui des émergences de l'hermétisme dans l'histoire de la philosophie. Un jalon est désormais solidement planté : à lui et aux émules que sa belle et parfaite entreprise ne manquera pas de susciter, de faire le point pour marquer les autres.

MARCEL DE CORTE,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Conférences Cardinal Mercier

17<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

9<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 10 décembre**, à **5 heures** (Salle Patria) par

M. ANDRÉ DEMAISON

SUJET :

Dans l'intimité des bêtes que l'on appelle sauvages

Cartes particulières pour cette conférence : 10 et 15 francs.  
Abonnements à la série des conférences : 125, 100 et 75 francs.

## Corneille de Berghes

cu

### le prince-évêque malgré lui

Le prince-cardinal de Liège Erard de la Marck était mort le 16 février 1538. Il laissait à Corneille de Berghes un bien lourd héritage. Trente années d'un règne glorieux avaient marqué d'une empreinte durable la vie politique, économique et morale du pays, et l'on sait combien il est difficile de succéder à un grand homme.

Premier « prince moderne » de Liège, Erard de la Marck accomplit l'œuvre d'unification et de centralisation qui se justifiait assez après les luttes intestines et la persistante anarchie du XV<sup>e</sup> siècle liégeois. La principauté bénéficia de réformes politiques analogues à celles que Charles-Quint implantait dans le même temps aux Pays-Bas.

Sans doute, il restait beaucoup à faire, ne fût-ce que pour conserver les résultats de tant d'efforts et demeurer fidèle à la politique personnelle du cardinal. C'est pourquoi la tâche du nouveau prince-évêque s'avérait exceptionnellement ingrate et malaisée.

Corneille, né à Berg-op-Zoom en 1500, appartenait à la vieille noblesse des Pays-Bas. Sa famille était une branche bâtarde de la dynastie brabançonne, et ses ancêtres avaient servi avec une égale fidélité les princes belges, bourguignons et autrichiens. La marche victorieuse du pouvoir souverain venait de rendre à l'aristocratie son influence. Les Berghes ne furent pas les derniers à mériter et à recevoir les faveurs du chef de l'Etat.

Destiné dès sa jeunesse à la carrière ecclésiastique, Corneille ne fut jamais prêtre. Sans doute ne dépassa-t-il même pas le sous-diaconat. Il n'en fit pas moins partie du Chapitre cathédral de Saint-Lambert dès 1519 et du Chapitre de Saint-Paul, à Liège, dès 1522. En outre, sur les instances de Marguerite d'Autriche, la gouvernante des Pays-Bas, il était élu prévôt de Saint-Pierre, à Lille, le 3 décembre 1521. Enfin, nous le trouvons, en 1529, curé primitif de Neerpelt.

Conformément aux idées de son temps, Corneille ne se souciait guère de desservir lui-même les bénéfices qui lui apportaient des rentes régulières. Il résidait le plus souvent dans ses terres de Berg-op-Zoom, ou à la Cour de Marguerite d'Autriche, ou, non loin de là, à l'abbaye de la Cambre, auprès de sa jeune sœur.

Plus qu'à ses qualités personnelles, c'est à la protection des Habsbourg et au renom de sa famille qu'il dut ces nombreuses dignités et l'un des plus beaux évêchés de l'Occident. Corneille de Berghes nous apparaît à travers sa correspondance comme un homme sans caractère, morose et débile par surcroît. Erard de la Marck l'estimait « sot » et pas du tout « ydoine », tandis que la gouvernante lui reprochait de ne rien prendre à cœur, — si ce n'est l'argent peut-être, — et de ne sortir de son indécision habituelle que pour s'entêter avec une obstination aveugle.

L'examen de ses portraits confirme ce jugement sévère ; les yeux dilatés, les longues oreilles, le poil hirsute donnent à sa physionomie un aspect hagard et peu sympathique. Les éloges des chroniqueurs pèsent bien peu auprès de ces appréciations défavorables. Leur banalité, d'ailleurs, ne permet pas d'espérer une de ces réhabilitations historiques, dont notre époque est friande. Munters loue sa piété, Brusthem ses mœurs, Chapeville son courage prudent, et un anonyme déclare qu'il était « fort



aymé du peuple ». Nous n'en retiendrons que deux traits : Corneille ne fut ni un débauché ni un tyran, mais il n'était pas plus capable que désireux de jouer un grand rôle.

L'accession du jeune seigneur de Berghes au trône de Liège ne s'était pas résolue en un jour. Depuis qu'en 1518 les traités de Saint-Trond avaient réconcilié la principauté de Liège et les Pays-Bas, Charles-Quint s'était préoccupé de prévenir le retour d'une élection épiscopale dommageable à ses intérêts dynastiques. En 1505, en effet, c'était l'influence française qui avait présidé au choix d'Erard de la Marck par le Chapitre cathédral de Liège, et il n'avait pas fallu moins de treize ans pour amener ce prince français à l'alliance habsbourgeoise.

Charles réussira très adroitement à s'entendre avec l'évêque, puis avec le Chapitre lui-même sur le choix du futur prince de Liège. Seul un de ses sujets sera agréé. A Worms, le 8 janvier 1521, alors que la promotion cardinalice d'Erard n'était pas encore rendue publique, son suzerain obtint de lui l'engagement de prendre immédiatement un coadjuteur à son gré. Dès le 21 mai 1522, un accord était conclu à Bruges, en présence de l'Empereur, entre Erard de la Marck et Corneille de Berghes, agréé par le prince-évêque en qualité de coadjuteur *cum iure successionis*.

Les chanoines de Saint-Lambert avaient bien compris que, tôt ou tard, l'institution de la coadjutorerie porterait atteinte à leurs antiques privilèges d'électeurs. Néanmoins, comme le droit canon ne leur reconnaissait pas le pouvoir de choisir le successeur d'un cardinal, ils s'inclinèrent devant sa volonté unie à celle de l'Empereur et ratifièrent solennellement la désignation de Corneille de Berghes.

Pour hâter une confirmation qu'il escomptait aisée de la part de son ancien précepteur, récemment élevé au pontificat sous le nom d'Adrien VI, Charles-Quint envoya Corneille de Berghes vers le Pape. Celui-ci, au Consistoire du 11 mars 1523, proposa de satisfaire à la requête impériale; mais des cardinaux élevèrent des objections. Rien ne fut conclu, et Corneille revint sans ses bulles. La mort imprévue d'Adrien VI et l'avènement de Clément VII retardèrent l'établissement définitif de la coadjutorerie. Corneille de Berghes ne manifestait d'ailleurs aucun zèle pour la carrière que l'Empereur ouvrait devant lui. Jamais on ne vit de prétendant plus pâle et à ce point détaché des honneurs ecclésiastiques. Mais, d'Espagne, Charles-Quint continuait à poursuivre le but qu'il s'était fixé depuis près de dix ans : la promotion de ce candidat par qui il prétendait faire triompher à Liège la politique des Pays-Bas, grâce à l'aristocratie des Pays-Bas.

Des années passèrent sans apporter de changement. Charles-Quint s'impatientait; Corneille se disait trop pauvre pour assumer les frais de chancellerie; Erard n'était pas porté à intervenir en faveur d'un homme qui montrait trop peu de goût pour une dignité qui lui était chère. Enfin, le 21 février 1530, les bulles furent expédiées, et, le 21 avril, Corneille de Berghes prêtait, devant le Chapitre assemblé, le serment d'usage.

Le calme qui suivit cette investiture officielle fut de courte durée. Les espérances que nourrissait Charles-Quint de pouvoir, grâce au coadjuteur ou « souzb couleur d'icelluy prendre quelque assurance du pays de Liège » se heurtèrent à l'incapacité de Corneille. Il est « maladieux », écrivait la nouvelle régente des Pays-Bas, Marie de Hongrie, et on peut craindre que les la Marck ne cherchent à remplacer le cardinal « par ung évesque à leur appétit ».

Sur ces entrefaites, Corneille, que rien ne retenait au pays et qui ne pouvait se fixer nulle part, entreprit un long pèlerinage vers les lieux saints. Il quittait, au moment le plus critique, le poste où l'Empereur regrettait de n'avoir pu nommer un homme de caractère. Excédé d'une telle irrésolution, Charles-Quint interrompit les dévotions du coadjuteur pour le faire compa-

raître devant lui, à Tolède. Il le somma de déclarer s'il voulait ou non persévérer dans la carrière ecclésiastique. Corneille, tout en s'avouant « plus enclin de suivre l'estat séculier que celluy de l'Eglise », protesta vouloir garder la dignité qu'il devait à l'Empereur, si celui-ci ne lui trouvait pas un remplaçant convenable.

Renvoyé aux Pays-Bas, le coadjuteur malchanceux resta donc titulaire de la charge pendant que son suzerain proposait au cardinal, devenu impotent et acariâtre, deux nouveaux candidats, Georges d'Egmont, doyen de Saint-Lambert, bientôt évêque d'Utrecht, et Eustache de Croy, évêque d'Arras.

Qu'allait faire Erard de la Marck? Espérant peut-être un successeur de son nom, il exigea, avant de souscrire aux projets de l'Empereur, d'importants avantages personnels.

Charles-Quint et Marie de Hongrie, qui en ce moment même sollicitaient un emprunt du riche cardinal, se montrèrent conciliants et lui accordèrent les bénéfices qu'il réclamait avec tant d'instance. Déjà la gouvernante se leurrait d'espairs, lorsque l'évêque présenta ouvertement la candidature de son cousin Guillaume de la Marck de Lummen, archidiacre de Brabant.

L'Empereur eût préféré un seigneur des Pays-Bas, et il ne céda pas sans de longues palabres. L'évêque fut intraitable; le 12 janvier 1538, Charles-Quint notifiait à Marie de Hongrie qu'a « esté bien clausulée la coadjutorie pour son nepveur ». Mais Erard, qui n'avait plus qu'un mois à vivre, n'eut pas le temps de faire ratifier par son Chapitre et par le Pape cet acte de népotisme.

Lorsqu'il mourut, ce fut la politique prudente de l'Empereur qui triompha : Corneille de Berghes demeurait en droit et en fait coadjuteur. Tout en ne se méprenant pas sur la valeur du prélat, Charles-Quint préféra mettre en possession de l'évêché ce fidèle seigneur des Pays-Bas plutôt que de poursuivre l'élection d'un la Marck remuant et ambitieux.

Le 16 février 1538, dès qu'il fut informé de la mort d'Erard de la Marck, le Chapitre cathédral prit en mains le pouvoir, rappela ses membres absents et défendit à tous les chanoines de quitter la ville. Le même jour, le testament du défunt fut lu, son sceau secret brisé, et trois délégués du Chapitre furent envoyés à Corneille de Berghes. C'étaient Louis de Cortenbach, vicaire général; Michel d'Enkevort, archidiacre de Campine, et Thierry Hezius, l'ancien secrétaire d'Adrien VI. Le même jour encore, Georges d'Egmont et Eustache de Croy, respectivement évêques d'Utrecht et d'Arras, se présentèrent au Chapitre, celui-ci pour sa première résidence, celui-là pour la continuation du même devoir capitulaire. Il est permis de penser que ces deux prélats espéraient encore recueillir la succession du cardinal de Liège et qu'ils cherchaient habilement à se concilier la sympathie des chanoines.

Florent d'Egmont, comte de Buren, beau-frère de Corneille de Berghes, séjournait alors à Liège, où Marie de Hongrie l'avait envoyé. Cet ambassadeur fit beaucoup pour que le pays de Liège acceptât son nouvel évêque. C'est lui qui désintéressa à prix d'argent Guillaume de la Marck et transmit au Chapitre les volontés de la régente.

Corneille de Berghes, dans le calme de l'abbaye de la Cambre, attendait sans impatience que sa coadjutorerie prit fin, soit par la désignation d'un autre candidat, soit par le décès du cardinal. Nos trois délégués, porteurs du message du Chapitre, l'arrachèrent à sa vie tranquille.

Après avoir pris un rapide contact avec ses nouveaux sujets, le jeune prélat chercha du repos dans son domaine de Curange. C'est de là qu'il partit pour sa joyeuse entrée. Son escorte, habillée de « robes rouges nervées de jaune, blanc et gris », pénétra dans la cité de Liège le dimanche 16 juin après-midi.



A la porte de Saint-Léonard, les bourgmestres souhaitèrent la bienvenue au jeune prince, qu'ils reçurent ensuite à la Violette et à qui ils offrirent en présent des coupes de métal précieux. Un somptueux repas lui fut offert par les échevins de Liège dans leur maison du Détroit. Le lendemain, après avoir fait une courte apparition au Chapitre où il répéta la « capitulation », Corneille participa à une procession solennelle. Puis, par un geste symbolique, il fit sonner une cloche de sa cathédrale.

La joyeuse entrée de Corneille dut revêtir aux yeux des Liégeois une particulière importance. Bien que l'on soit mal renseigné sur le détail des fêtes, les brèves relations des contemporains permettent cependant de s'en faire une idée. Nous ne savons si Liège connut la somptuosité des décorations architecturales et le luxe d'évocations antiques de Paris ou même de Bruges. Il est à peine question du décor des rues; tout l'effort de la ville et des grands va à la couleur des costumes et des livrées, au nombre des chevaux, aux étendards, aux cadeaux d'orfèvrerie, à des réjouissances qui font penser à nos fêtes foraines, à la poésie enfin. C'est ainsi que Corneille put jouir d'un spectacle chorégraphique, sans doute rare et cher, que lui donnèrent deux douzaines d'oies savantes. Un écho de ces belles journées nous est conservé grâce aux vers latins de Pierre de Montfort, auteur d'un *Carmen gratulatorium* qui n'est qu'un pompeux éloge de la famille de Berghes. Chapeville nous rapporte qu'un autre rimeur, Pierre de Bolland, consacra trois livres à la description de la joyeuse-entrée et que son travail, aujourd'hui perdu, fut généreusement récompensé par la cité.

Le règne qui s'ouvrait devait être le plus court du siècle et le plus obscur. De 1538 à 1544, Corneille de Berghes vit son pays bouleversé par une crise politique et économique autant que religieuse. Le rôle personnel du prince-évêque dans son gouvernement à la fois temporel et spirituel est d'une appréciation délicate. Il semble que les historiens de notre temps se soient acharnés sur sa mémoire; il faut cependant reconnaître au débile prélat le mérite de s'être entouré de bons conseillers et d'avoir manifesté de louables efforts. S'il pécha, ce fut par omissions plutôt que par actions.

La vocation était ce qui lui faisait le plus défaut. Elevé malgré

lui au trône, il ne pouvait se consoler de ces honneurs, que tant d'autres auraient estimés faciles à porter. Dès les premiers jours de son règne, il ne cachait pas la répugnance que l'état ecclésiastique lui inspirait. Marie de Hongrie exposait la situation à Charles-Quint en ces termes : « Iceluy de Zevenberghe m'a assez déclairé, et à aucuns de ses dicts parents et amis, que, à cause de sa débilitation et pour le repos de sa conscience il ne voudrait longuement retenir cette dignité, ni devenir prebste, comme il est requis qu'il se face, endedens ung an après sa dicte réception. »

Après bien des discussions, Corneille était résigné à accepter provisoirement l'évêché de Liège, se fiant à l'assurance que la régente lui avait donnée de le remplacer dans l'année. L'influence du comte de Buren, son beau-frère, habile interprète de la politique impériale, avait enfin triomphé de ses velléités d'indépendance. Corneille de Berghes était demeuré prince-évêque non seulement une année, mais six années, toutefois sans jamais recevoir l'ordination sacerdotale.

Ce qui permit à cet évêque malgré lui d'attendre si longtemps sa liberté, ce fut la façon très large dont il comprenait ses devoirs. Prince par la volonté de Charles-Quint, il « régna » le moins possible. Il ne suffisait pas à Corneille de Berghes d'abandonner le pouvoir au Chapitre et de se réfugier sur ses terres. Seule la nomination d'un successeur le délivrerait entièrement du fardeau épiscopal. Avant même qu'il ne fût évêque, il était question de son remplacement. Tout son règne est occupé par le choix difficile d'un coadjuteur. Enfin l'archevêque de Valence, Georges d'Autriche, l'oncle de Charles-Quint, fut préféré. Corneille de Berghes se hâta de résigner le pouvoir. Il jouait de malheur, car son coadjuteur, en traversant la France ennemie, fut fait prisonnier et retenu vingt-deux mois. La visite de Charles-Quint à Liège, du 5 au 7 janvier 1544, jeta quelque éclat sur la fin du règne. La même année, Corneille de Berghes quitta définitivement Liège, sans regretter les Liégeois et sans en être regretté.

LÉON E. HALKIN,

Docteur en philosophie et lettres,  
Assistant à l'Université de Liège.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Saint-Nicolas (1)

Je voudrais parler de saint Nicolas de Myre qui est aujourd'hui le point de mire de tous les enfants de l'univers. Est-ce qu'il existe une popularité égale à la sienne? Quel est le philosophe, le savant, le poète, le roi ou empereur, quel est le génie dont le nom soit aussi familier et à une pareille masse humaine? Vous m'opposerez, peut-être, saint Martin des Gaules et justement si vous ne dépassez pas l'horizon qui s'étend entre l'océan Atlantique et le Rhin. Mais si vous envisagez la totalité de l'univers chrétien, Nicolas de Myre l'emporte sans conteste. « Pour voir une personnalité plus haute, écrit Mgr Lagier dans son beau livre

(1) D'après *l'Orient chrétien*, par Mgr Lagier.

*L'Orient chrétien*, ne regardons pas l'aval des siècles venus après l'évêque de Myre, nous ne le rencontrerons pas; pour être devant des célébrités supérieures, il faut aller en amont jusqu'aux apôtres, jusqu'aux compagnons du Sauveur. »

Le savant auteur conclut ainsi une énumération que je prends plaisir à reproduire en substance.

Ce que les plus grands de la terre ont pu réaliser, saint Nicolas l'a outrepassé. L'Orient en toutes ses parties, où il fut, de son vivant déjà, réputé le plus puissant des saints; l'Occident, où son culte fut importé, je crois, à l'époque des Croisades, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Allemagne, la Belgique, — je supplée cette lacune, — les pays scandinaves, la Grande-Bretagne, la Russie ont donné le nom de saint Nicolas à des villes, à des bourgades, à des monastères, à des églises en quantité presque innombrable (voir Tillemont). La Calabre toute seule a possédé plus de deux cents couvents placés sous son vocable. La Lorraine,



l'Alsace, les pays du Rhin ont témoigné de la même ferveur auprès du puissant thaumaturge. « Aux portes des villes, autour des églises, comme à Amiens, aux vousoirs des cathédrales françaises, à côté de saint Michel, de saint Pierre, de sainte Geneviève, saint Nicolas se tenait debout, comme une sentinelle de garde. »

Il ne faut pas oublier le domaine de l'art pictural où le saint fait grande figure. Je me borne à rappeler quelques-uns des maîtres les plus renommés qui furent ses peintres : Fra Angelico au Vatican; Benviceno à Brescia; Hans Burgmayer à Munich; Paul Véronèse au Belvédère; notre Martin De Vos dont le tableau fut gravé par Raphaël Sadeler.

Une preuve de popularité très significative, c'est la multitude de noms de famille en Europe engendrés par Nicolas ou plutôt reproduisant son propre nom reconnaissable sous les variations les plus diverses : Nicole, Nicolet, Nicolaud, Nicoud, Colas, Colin, Collinet, Collet, Collot, etc., et sous ces graphies abrégées : Nilson, Colson (fils de Nicolas), Claus, Claes (apocopé de Niclaus, Niclaes = Nicolas).

Et ces observations faites pour la France doivent s'étendre aux autres pays de la chrétienté.

\* \* \*

Comment Nicolas l'Asiatique a-t-il conquis cette immense popularité « l'universalité de la gloire? Il faut là-dessus interroger l'histoire.

Il ouvre le plus beau siècle, le siècle d'or de l'Eglise d'Orient, qui va de la fin du III<sup>e</sup> siècle à la fin du IV<sup>e</sup>, avec une continuité de grands hommes appartenant aux quatre générations de cette durée séculaire. A la suite de Nicolas, entrant dans son sillage, l'anachorète Antoine, Eusèbe de Césarée, Athanase, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome.

Pour atteindre la province où il vit le jour vers 280 et dans cette province, la belle Patare, sa ville natale, assise au bord de l'eau et au pied de hautes montagnes, il nous faut suivre le littoral de la mer Intérieure, où brillèrent tant de métropoles fameuses, Ephèse, Milet, Halicarnasse, jusqu'au petit promontoire voisin de l'île de Rhodes. Sur l'emplacement de cette cité défunte, le voyageur d'aujourd'hui ne peut visiter que des ruines, mais elles doivent à Nicolas l'immortalité.

Que savons-nous cependant de précis sur les origines et l'enfance de celui dont le nom devait traverser les siècles? Peu de chose. Ses parents étaient chrétiens et, paraît-il, de bonne noblesse. L'enfant, premier-né, objet de la plus attentive sollicitude, aurait manifesté des inclinations extraordinaires à la vertu si bien que l'imagination des contemporains en aurait fait un être prodigieux. Il est très vraisemblable que l'évêque de Patare, Méthode, s'est vivement intéressé à un jeune homme dont les qualités exceptionnelles de l'esprit et du cœur faisaient augurer un grand avenir et que, pour le couronnement de ses études, il l'orienta vers quelque école célèbre, soit celle d'Antioche de Syrie, ou de Césarée de Palestine, ou d'Alexandrie, ou de l'une des deux les plus fameuses, que Libanius vantait en ces termes : « *J'aime Béryte pour mille causes, Athènes pour toutes* ». Nous savons en tout cas le souci que prenait alors l'Eglise des sujets d'élite qu'elle destinait à remplir les hautes fonctions au sein de cette société policée.

Il faut supposer qu'au retour de ses études le jeune homme fit paraître une charité insigne, car c'est la vertu qui l'a caractérisé et dont il fut pour ainsi dire l'incarnation. Prodigue de son bien envers les pauvres, auxquels il aurait distribué une grande fortune, on lui attribue un trait admirable où le zèle vertueux de l'apôtre le dispute à la générosité du bienfaiteur. Trois jeunes filles chrétiennes de haute naissance, réduites

à une profonde misère, allaient, par la volonté de leur père, prendre le chemin du temple d'Apollon, c'est-à-dire le chemin du déshonneur, quand Nicolas parvint subrepticement, à la faveur de la nuit, à les doter par le don trois fois répété d'une bourse d'or.

C'est au début du IV<sup>e</sup> siècle que les nombreux biographes du saint, postérieurs d'ailleurs de deux siècles à l'événement, placent le récit de sa providentielle élévation au siège de Myre. Aux évêques assemblés pour choisir un successeur au métropolitain défunt, le Ciel fit tenir par un songe ce mystérieux message : « Allez à l'église, celui que vous trouvez y pénétrant le premier, du nom de Nicolas, prenez-le et établissez-le sur le trône archiepiscopal. » Vers le matin, Nicolas se présenta le premier à l'église, et comme un évêque lui demandait son nom, il fit cette réponse : « J'ai le nom d'un pécheur, Nicolas, et je suis le serviteur de Votre Sainteté. » On l'introduisit et on l'élut, en dépit de ses protestations, métropolitain de Myre.

Telle est l'histoire ou la légende, peu importe. Il est certain que Nicolas occupa le siège de Myre vers 318, avant l'établissement de Constantin à Byzance. Il traversa donc, d'après Lenain de Tillemont, la période sanglante des persécutions de Maximin et de Licinius. Fut-il emprisonné ou exilé? On hésite; il est certain que son martyre initial ne fut pas couronné par la mort. Mais il fut à Nicée, en 325, au premier Concile œcuménique, convoqué par Constantin, où trois cents évêques proclamèrent la divinité de Jésus-Christ consubstantiel au Père, et, d'une seule voix, condamnèrent Arius, cet effrayant hérésiarque, prêtre d'Alexandrie, qui depuis 318 adultérait le dogme fondamental du christianisme en ne reconnaissant dans le Christ ni Dieu ni homme, mais je ne sais quel être intermédiaire, demiurge, premier des anges, créature supérieure. Trois fois hélas, les empereurs Constance et Valens, séduits par des évêques de cour, cherchèrent à imposer l'aryanisme à l'Eglise.

\* \* \*

Maître de doctrine, défenseur énergique de la foi de Nicée, Nicolas fut aussi le puissant bienfaiteur de son peuple, j'allais dire son père nourricier. Mgr Lagier nous fait là-dessus ce charmant récit :

« Quand ce peuple de Lycie, plus riche en escarpements qu'en plaines, en troupeaux qu'en moissons, souffrait de la famine, le ciel, prié par Nicolas, arrêtait malgré elles, sur le rivage lycien, les galères égyptiennes chargées du blé du Nil et allant vers Byzance. On affirme que la prodigieuse puissance de la parole épiscopale amenait alors les capitaines conducteurs de convois à laisser à Myre un large pourcentage de la cargaison et aussi, ô merveille! que le chargement se montrait complet à l'arrivée au Bosphore. »

Médiateur entre les parties pour arbitrer les conflits, les effacer même, à son tribunal de pacification, Nicolas fut surtout le médiateur tout-puissant entre les hommes et Dieu, et c'est le saint thaumaturge qui a conquis l'admiration et la confiance de l'univers.

L'histoire lui attribue, par milliers, des prodiges éclatants. Qu'une critique pointilleuse en rabatte comme légendaires, il faut cependant qu'il en reste assez pour justifier le verdict prononcé à sa louange par la conscience universelle. Il en est un qui eut un immense retentissement.

Trois officiers avaient été injustement condamnés à mort par un arrêt de Constantin dont la bonne foi avait été surprise. A la veille de leur exécution, ils prirent leur recours par une fervente supplication auprès de Nicolas, encore vivant, comme s'il était déjà en paradis. Eclairé par Dieu, l'évêque apparut en



onge, cette nuit même, simultanément à l'empereur et à Ablavios, préfet du prétoire, les menaçant l'un et l'autre des pires châtiments si les trois prisonniers, victimes de l'injustice, n'étaient pas délivrés. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en se racontant l'un à l'autre l'apparition de l'évêque qui s'était ainsi désigné : « Je suis Nicolas le pêcheur, évêque de Myre, le métropolitain de Lycie. » Les trois officiers furent dès le lendemain rendus à la liberté. Les annales de l'empire ont retenu leurs noms : ils s'appelaient : Népotien, Ursos et Herpylion.

Admettant ce fait comme historique, Mgr Lagier rejette comme apocryphe le prétendu miracle des trois enfants tués, dépecés, salés, cachés par le cruel boucher ou hôtelier dans un baquet d'eau, un cuvier ou un saloir, et rendus à la vie par saint Nicolas. C'est la légende dont s'est emparée l'iconographie, qui représente d'ordinaire avec cet accompagnement l'image du saint thaumaturge. Est-ce que l'origine de cette légende des trois enfants serait l'histoire des trois officiers de Constantin ? C'est une hypothèse discutable.

Il est par ailleurs hors de tout conteste que Nicolas, invoqué de son vivant, comme il le fut par les trois officiers, est intervenu pour conjurer de nombreux naufrages et qu'il s'est acquis de la sorte le titre de patron des navigateurs et, en général, des voyageurs.

Mgr Lagier rappelle ici le récit de Joinville contant la détresse où fut plongée la flotte de saint Louis naviguant près de l'île de Chypre. Un vœu fut fait d'offrir au pèlerinage de saint Nicolas en Lorraine une nef d'argent si l'affreuse tempête se calmait. Cet ex-voto, où l'on distinguait les effigies du roi Louis, de la reine Marguerite et de ses trois enfants, fut suspendu à la voûte de l'église de Varangéville.

Protecteur des prisonniers, à cause de la délivrance des trois officiers, patron des navigateurs, sa réputation d'inépuisable bonté, et d'une bonté qui aime à s'envelopper par discrétion des voiles de la nuit, comme dans l'histoire des trois bourses d'or et les apparitions nocturnes à Constantin et à son préfet, l'a fait universellement révéler à travers les âges, comme le patron des enfants auxquels il distribue, pendant la nuit anniversaire de sa mort, fixée au 6 décembre, des douceurs et des jouets.

Imagination naïve et charmante qu'un pieux mensonge encourage, mais que la réclame commerciale exploite avec trop de fracas pour ne pas la tuer. Adieu ! rêve de mon enfance.

J. SCHYRGENS.

## La Semaine

(Suite de la page 3).

festation de sa vitalité. Cette élite aura évidemment sa fierté, le souci de sa dignité et de son prestige. Frayant, à Bruxelles, par exemple, avec l'élite wallonne, elle voudra, très légitimement d'ailleurs, dans les organismes réunissant les meilleures forces sociales du pays, ne pas se sentir amoindrie et diminuée. Elle voudra donc y être, là aussi, pleinement elle-même, c'est-à-dire naturellement flamande. Comment ne pas « décrocher » ? Surtout si l'opposition au bilinguisme, à un minimum même de bilinguisme, se maintient et se développe, à ce minimum de bilinguisme qui obtiendrait que les Wallons comprennent le flamand, en face de Flamands qui comprendront toujours le français. Le problème est délicat car il est baigné dans les impondérables et il est en prise directe sur les passions. Jusqu'à présent, les Flamands se sont bornés à une acceptation pratique du monopole de fait du français. Cette situation ne peut durer. Elle s'avère intenable

sous nos yeux. S'il est impossible de prédire quelle situation nouvelle créera la flamandisation généralisée de la Flandre, ce qu'on peut affirmer toutefois, c'est qu'il faudra, pour éviter les heurts, arrondir les angles et faciliter une collaboration nécessaire, beaucoup de sympathie... envers les Flamands et le flamand. Le facteur essentiel est là. S'acharner à conserver d'indéfendables privilèges et compter que demain l'élite d'une Flandre renouvelée acceptera de se comporter comme se comportait hier l'élite d'une Flandre qui ne s'était pas retrouvée, c'est se faire de dangereuses illusions et se préparer d'amères déconvenues. Non seulement il faut en prendre son parti et se résigner, mais, si on aime son pays et si on veut sa grandeur, il faut aller résolument au devant de cette élite d'une Flandre en plein épanouissement et lui faciliter sa tâche. Il faut surtout abandonner toute hostilité, tout dédain, tout mépris. Il faut éviter avec soin tout ce qui peut blesser une susceptibilité mise à vif par d'innombrables maldresses. La période de transition ne sera pas commode. Raison de plus, pour y aller de toute la sympathie d'un cœur compréhensif. Ne pas en vouloir aux Flamands d'être Flamands et d'aimer de l'être ! Or, c'est bien cela que, journellement, dans certaine presse aveuglée, on reproche à nos compatriotes flamands.

\* \* \*

Et loin donc de faire grief aux Flamands de parler flamand au Parlement, que l'on se dise une bonne fois que, tôt ou tard, il fallait en arriver là, que l'on ne pouvait pas ne pas en arriver là. Le monopole du français ne pouvait durer. Pas de regrets stériles surtout, mais un accueil ouvert et cordial à une nouveauté, expression de l'enrichissement qu'une Flandre flamande apporte à la Belgique. Paradoxe ? Soit, mais vérité certaine. En tous cas, évolution inéluctable dont il ne reste qu'à tirer le meilleur parti.

Et l'unité du pays ? N'est-ce pas, comme le craint notre excellent ami, M. Jean Valschaerts, détruire cette unité que l'on proclame d'autre part intangible, que d'introduire au Parlement cette impossibilité de se comprendre ? Nous ne le croyons pas, à la condition formelle pourtant que, convaincus — répétons-le sans nous lasser — que rien ne peut empêcher la Flandre d'être flamande, et que cette flamandisation est un bien pour la Belgique, les Wallons *acceptent* le fait nouveau de bon cœur, tout en recherchant en commun les modalités capables de minimiser les inconvénients pratiques de l'innovation (par exemple, en séance publique, le système de traduction simultanée employé à Genève).

Nous ne cesserons de le proclamer : la Belgique est un bienfait, un grand bienfait pour ceux qui l'habitent : ils ne pourraient être plus « heureux », les Flamands isolés ou unis à d'autres que les Wallons, les Wallons isolés ou unis à d'autres que les Flamands. D'autre part, une Flandre flamande, vraiment elle-même est, en même temps qu'inévitable, un enrichissement pour cette Belgique. Une fois ces deux vérités admises, mais d'une conviction sentie et vécue, il ne se pose plus que des problèmes d'adaptation, faciles à résoudre dans un climat de sympathie cordiale, dans une atmosphère d'entente fraternelle, sous le signe d'un patriotisme clairvoyant. Nous sommes exactement à ce tournant-là, un tournant dangereux : la Belgique a grand besoin, *actuellement*, que les Wallons... et les Bruxellois, comprennent qu'il faut, de toute urgence, donner *partout* aux Flamands et au flamand, non par résignation, mais par patriotisme, la « part » qui leur revient dans la vie nationale..

Dans une conférence qu'il fit ces jours derniers, à Paris, le T. R. P. Gillet, maître général des Frères Prêcheurs, sur « *La Paix de demain*, l'éminent Dominicain déclara :



*Si nous voulons vivre en paix demain, à l'intérieur, c'est aujourd'hui, tout de suite, qu'il nous faut en prendre les moyens.*

*Il nous faut, non pas nécessairement un gouvernement d'autorité, si l'on entend par là une dictature de droite ou de gauche, abstraction faite de l'homme qui pourrait la justifier; mais un gouvernement dont les chefs aient la possibilité de gouverner avec autorité et qui, au nom du bien général, dont il a la charge, fassent respecter la loi; substituent vigoureusement à la coalition des intérêts particuliers, privés ou collectifs, contre le bien commun, leur subordination; assurent en même temps les droits de l'homme et les devoirs du citoyen; inspirent à tous une crainte salutaire et une grande confiance par sa façon d'imposer et de respecter lui-même la justice; de répartir les charges et de distribuer les avantages du bien général en tenant compte de la valeur humaine de tous et de la valeur sociale de chacun, en favorisant les familles nombreuses, bref en redevenant, par la force de la Constitution et la volonté de ses chefs, un gouvernement qui gouverne. La paix de demain à l'intérieur est à cette première condition.*

Que voilà bien rendu le sens légitime et juste d'un *politique d'abord* qui, comme dit saint Thomas, n'est le premier que dans l'exécution, le premier dans l'intention étant la fin de l'homme. Oui, en France, la paix de demain à l'intérieur demande comme première condition, une réforme politique urgente...

#### AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

*Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.*

*C'était à « Trianon » que notre tant regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...*

*Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :*



## « TRIANON »

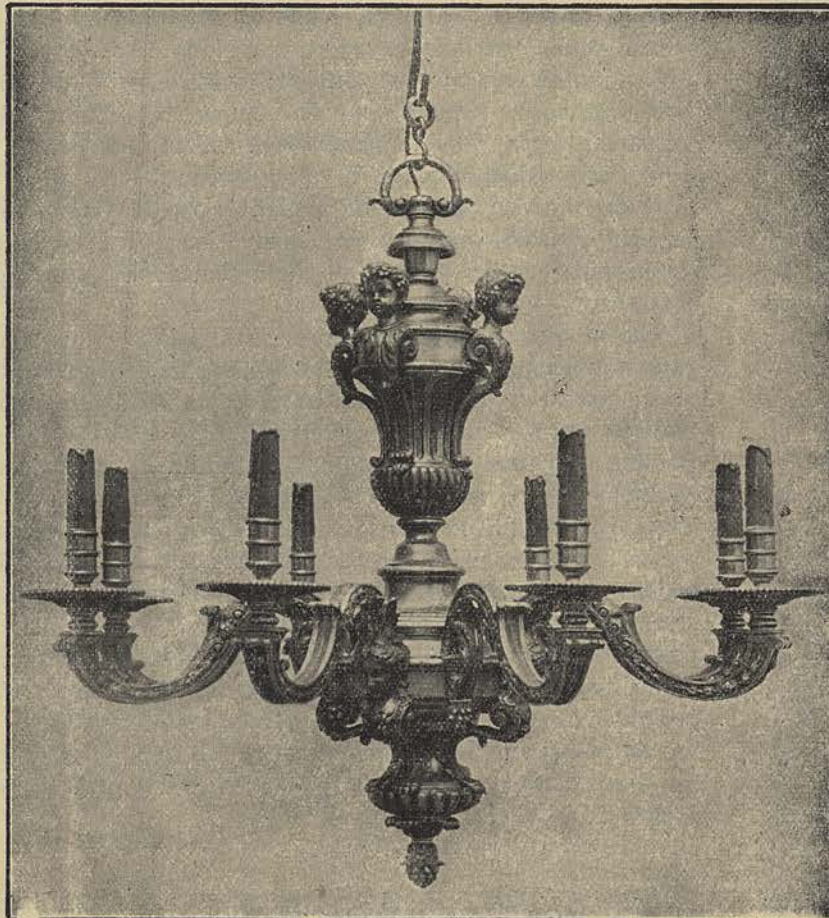
36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).  
Créations de tous genres.  
Poupées de style.  
Poupées folkloriques et de caractère.  
Fantaisies, jouets, etc.

Export **X. L.** Double  
Helles **X. L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

**Les Meilleures Bières**



## LUMINAIRES

## F. De Buyst

Tous les travaux

du cuivre pour la décoration

intérieure et extérieure - - -

26, rue de Douvres  
ANDERLECHT-BRUXELLES

Téléph. :  
21 51 70